

922.41
76822

BBÉ

DŌHERTY

SES PRINCIPAUX ÉCRITS

EN FRANÇAIS

PRÉCÉDÉS D'UN PORTRAIT ET D'UNE
NOTICE BIOGRAPHIQUE

Par UN AMI

QUÉBEC.

IMPRIMÉ PAR AUGUSTIN COTÉ ET Cie

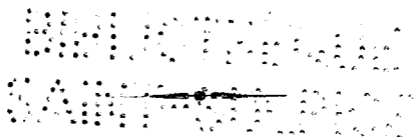
1872 .

L'ABBÉ
DOHERTY

SES PRINCIPAUX ÉCRITS
EN FRANÇAIS

PRÉCÉDÉS D'UN PORTRAIT ET D'UNE
NOTICE BIOGRAPHIQUE

Par UN AMI



QUÉBEC
IMPRIMÉ PAR AUGUSTIN COTÉ ET Cie

1872

IMPRIMATUR :

† E. A. ARCHER QUEBEC.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.



AVANT-PROPOS.

Un grand nombre de personnes nous ayant demandé de publier une petite biographie de M. l'abbé Doherty, nous sommes heureux de pouvoir donner cette nouvelle marque d'amitié à un confrère avec lequel nous avons eu depuis de longues années les relations les plus intimes et les plus agréables.

Ce que nous disons de lui n'est qu'une partie de ce qu'il mérite, mais nous avons préféré être bref et le laisser parler lui-même.

Quoiqu'il ait vécu bien peu d'années et que sa faible santé paralysât trop souvent son ardeur pour le travail, M. Doherty a laissé cependant des écrits extrêmement remarquables, surtout au point de vue du style et de la composition, et marqués au coin de la plus piquante originalité. On nous saura gré

de reproduire dans cette petite brochure ceux de ses écrits français qui nous ont paru le plus dignes d'être conservés, et dans lesquels se peignent, mieux que nous ne pourrions le faire, les rares qualités de son esprit et de son cœur. Ces extraits feront voir que nous n'exagérons rien en affirmant que M. l'abbé Doherty avait, dans un haut degré, le talent et les ressources qui font les véritables écrivains.

M. Doherty a plus écrit en anglais qu'en français. La relation seule de son voyage d'Europe et d'Orient, toute en anglais, ainsi que les lettres qu'il écrivit d'Irlande, de Rome et de Jérusalem, formeraient un volume considérable. Espérons que quelqu'un les éditera un jour et complètera ainsi l'ouvrage que nous commençons aujourd'hui, à savoir, la publication de toutes les œuvres de l'un des jeunes écrivains les plus distingués du pays.

L. H. P.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

M. L'ABBÉ DOHERTY

*Consummatus in brevi
explevit tempora multa.*

Ayant peu vécu, il a
rempli la course d'une
longue vie.

—Sagesse, iv, 13.

C'est avec un rare bonheur que ces paroles des Livres Saints s'appliquent au jeune prêtre que la religion vient de perdre, que la ville entière pleure et regrette amèrement. M. l'abbé Doherty a vécu peu de temps, trente-quatre années à peine du berceau à la tombe; mais dans cette courte carrière il a su renfermer les œuvres et les travaux d'une vie longue et remplie. Si l'on doit juger l'homme, le chrétien, le prêtre, non par le nombre de jours que Dieu lui accorde, mais par l'heureux emploi des talents et des facultés dont il l'a enrichi, nul doute que M. Doherty ne soit de ceux dont on peut dire avec vérité qu'ils ont beaucoup vécu en peu de temps.

* * *

Monsieur l'abbé Doherty naquit à Québec, le 2 juin 1838. Son père, Patrick Doherty, et sa mère, Bridgot Byrns, avaient tous deux émigré d'Irlande, apportant avec eux, pour seul trésor, la respectabilité la plus intacte et cet attachement inviolable à la foi catholique qui distingue les nobles enfants de la Verte Erin.

Il reçut à son baptême le nom traditionnel de Patrick. Sa mère, heureuse de la naissance de ce fils qu'elle avait souvent demandé au Seigneur, voulut dès lors le vouer au sacerdoce, espérant que Dieu réaliserait le désir de son cœur et donnerait à son enfant la grâce précieuse de la vocation. Ce vœu maternel, inspiré par la foi et la reconnaissance, reçut bientôt comme un commencement de réalisation. Le petit Patrick pouvait à peine bégayer quelques paroles que déjà, avec cette naïveté enfantine qui ne doute de rien, il déclarait fort sérieusement qu'il voulait faire un prêtre. C'était sans doute le vœu chéri de la mère qui passait sur les lèvres de l'enfant encore incapable d'en comprendre le sens et la portée. Cette femme croyante ne voyait pas moins, dans le trait innocent que nous venons de citer, un présage qui la rendait heureuse. Sa joie était à son comble et son cœur de mère se dilatait d'aise et de bon-

heur, lorsque l'enfant, interrompant la récitation de ses lettres sur les genoux maternels, se tournait tout-à-coup vers elle pour lui dire : "Maman, je t'assure que je serai prêtre, et je te prêcherai un sermon pour ton salut."

* * *

Ce fut donc sa mère elle-même qui lui donna les premiers éléments de son instruction, en même temps qu'elle lui inspirait les sentiments de la plus tendre dévotion, surtout à l'égard de la sainte Vierge. Excellente école, la meilleure de toutes, quo celle d'une mère vraiment chrétienne : aussi n'oublia-t-il jamais les leçons qu'il y reçut ; ce qu'on apprend avec le cœur ne s'efface pas facilement.

Il fallait bien cependant envoyer le jeune Patrick, comme les autres enfants de son âge, à l'école publique. On choisit de préférence celle d'un excellent catholique irlandais, M. Kennedy. La science de ce brave homme n'était peut-être pas illimitée, mais sa foi n'avait pas de bornes, et c'était là, après tout, le point principal.

Les progrès de Patrick, sous son nouveau maître, furent très-rapides : il y avait à peine trois ans qu'il prenait des leçons de M. Kennedy, que celui-ci lui dit un bon jour : "Mon ami, il faut changer d'école, car je vous ai montré maintenant tout ce que je savais."

Patrick dit adieu au bon M. Kennedy pour entrer à l'école des frères de la doctrine chrétienne. Ce furent ces excellents maîtres, aussi modestes que dévoués, qui le préparèrent à la première communion. Impossible de dire avec quelle piété angélique Patrick accomplit, à l'âge d'une dizaine d'années, cet acte si touchant, le plus important peut-être de la vie du chrétien. Il était déjà le modèle de tous ses petits compagnons ; et chacun admirait la candeur de sa figure, la douceur de sa physionomie, la grâce de ses manières, la vivacité piquante de son esprit. Les prêtres qui desservaient alors l'église de Saint-Patrice, en particulier M. McMahon, de si illustre mémoire, n'avaient pas manqué de faire une attention spéciale à ce joli enfant aux manières engageantes qui paraissait prendre tant d'intérêt et de plaisir aux choses du sanctuaire. Quel dommage, se disaient-ils entre eux, qu'un si rare sujet ne soit pas placé au séminaire ; on en ferait sans doute un prêtre remarquable.

Mais rien ne pressait encore. Et du reste le temps que Patrick passait à l'école des frères n'était pas un temps perdu. Là, sous l'œil vigilant de ses maîtres, se développèrent dans son cœur ces sentiments si heureux que sa bonne mère avait su y déposer tout d'abord et qu'elle continuait de cultiver avec amour dans les entretiens que laissaient à son cher Patrick les heures de la classe.

M. Doherty n'a jamais oublié les deux ou trois années qu'il passa à l'école des Frères. Rien ne peut égaler le respect qu'il conserva toute sa vie pour ces premiers instituteurs de sa jeunesse. Il avait pour eux comme une espèce de vénération, et nous lui entendions raconter à lui-même, il n'y a pas longtemps encore, quelle vive et salutaire impression ces hommes simples et dévoués avaient su produire sur son esprit. "Je ne les comprenais pas tous, disait-il aimablement : je n'entendais pas un mot de français; mais même lorsqu'ils priaient en français, j'éprouvais à les écouter les plus vives émotions."

* * *

Cependant le temps était arrivé pour lui de faire dans sa vie un nouveau changement. Ses talents, son assiduité au travail, l'avaient avancé rapidement dans ses classes, et Patrick avait pour son âge une somme d'instruction suffisante pour lui permettre d'embrasser dès lors la carrière du commerce.

Il eut un moment la tentation de s'y livrer. Et chose singulière ! sa mère qui jusque-là n'avait fait pour son enfant que le rêve de le voir prêtre un jour, parut entrer tout-à-coup dans les nouvelles vues de Patrick et lui avait même déjà trouvé une place dans une maison de commerce.

Mais cette tentation — car c'en était une — fut

bientôt dissipée. Dieu avait sur le jeune Patrick des vues particulières ; il permit à temps une heureuse intervention, qui ramena à leur première idée et le fils et la mère. L'un des vicaires de Saint-Patrice, de plus en plus frappé des dispositions et des qualités de l'enfant, fit bientôt consentir Madame Doherty à le mettre externe au Séminaire de Québec.

A partir de son entrée au collège il n'y eut plus dans son esprit un seul moment d'hésitation. Sa détermination était prise de se consacrer à Dieu ; il s'appliqua dès lors à conformer de plus en plus sa vie et sa conduite à la sublime vocation qu'il voulait embrasser.

Il demeura externe pendant tout le cours de ses études. Quatre mois seulement avant la fin de sa dernière année de philosophie, il voulut goûter la vie de pensionnaire, engagé qu'il y fut par M. L. J. Casault qui, voyant en M. Doherty un futur professeur du Séminaire, voulait qu'il se mit plus à même de connaître les règlements et les usages intérieurs de la maison.

Toute sa vie d'écolier peut se résumer dans cette simple parole : C'était un élève parfait. La piété, l'obéissance, le travail assidu, la régularité dans l'accomplissement de ses devoirs, l'éclat du talent, l'aimable modestie qui en double le prix et le mérite, tout se réunis-

sait chez le jeune Patrick pour en faire un écolier modèle.

Le succès ne pouvait manquer de lui sourire. Mais il ne se contenta pas des triomphes ordinaires qu'un élève simplement laborieux est sûr de remporter à la fin de chaque année scolaire. Sa conduite toujours exemplaire, sans aucun mélange de raideur ou d'ostentation, lui mérita, lorsqu'il n'était encore qu'en cinquième, une médaille d'honneur, récompense extraordinaire pour tout écolier, distinction presque inouïe pour un externe. Nous nous rappelons avec quel air naturel et aisé il reçut des mains du Supérieur cette marque si flattante de la haute satisfaction de ses maîtres. Il était heureux sans doute ; quelle n'allait pas être la joie de sa mère en voyant son cher Patrick décoré ! Nous pouvons dire pourtant que ce bonheur bien légitime n'était pas plus grand que celui de ses confrères.

Déjà, en effet, il avait su gagner l'affection de tous ceux qui venaient en contact avec lui. Déjà il commençait à exercer sur les cœurs ce talent de fascination qu'il possédait à un si haut degré et qui l'a rendu plus tard, pour me servir de l'expression consacrée, l'ami et le favori de tout le monde.

Sincèrement aimé de tous ses confrères, il ne se contentait pas de les édifier par sa conduite, mais il savait encore, dans leurs réunions intimes, les amuser de mille manières char-

manentes, toujours nouvelles et toujours spirituelles.

Une nature aussi heureusement douée se rencontre bien rarement ; et nous doutons qu'on pût trouver, dans un jeune homme de son âge, une plus belle réunion de qualités à la fois solides et aimables.

* * *

Son immense talent d'écrire se révéla dès les premières années de son cours d'études. Il n'était encore qu'en troisième et en seconde que déjà il en faisait l'essai avec un succès remarquable. En rhétorique la langue française lui était tout-à-fait familière, et nous trouvons dès cette époque dans *l'Abeille*, petit journal rédigé et imprimé par les écoliers, quelques écrits des plus gracieux, où la verve et l'esprit le disputent à la plus fine élégance.

Pendant ses deux années de philosophie, il continua d'écrire dans *l'Abeille* dont il fut l'un des plus brillants rédacteurs.

Le séjour et les amusements du Petit Cap de Saint-Joachim lui inspirèrent les pages les plus aimables : on ne peut les lire sans admirer les ressources intarissables de son esprit et de son imagination.

Il est impossible de rien trouver nulle part de plus joli, de plus spirituel.

Nous n'entreprendrons pas d'apprécier ses écrits. Nous aimons mieux laisser au lecteur le plaisir de juger par lui-même avec quelle facilité étonnante, quelle souplesse d'expression, quelle finesse de style, quelle richesse d'imagination, enfin, et par-dessus tout, avec quelle spirituelle et piquante originalité il avait appris à manier la langue française.

Et dire que Patrick ne savait pas un mot de cette langue lorsqu'il vint s'asseoir pour la première fois, timide et naïf enfant, sur les bancs de la septième ! N'y a-t-il pas là quelque chose de vraiment merveilleux ?

C'est donc en français qu'il fit ses premières armes comme écrivain. Disons de suite qu'il n'oublia pas pour cela sa langue maternelle. Les écrits qu'il a laissés en anglais, et qui datent surtout des deux dernières années de sa vie, ne le cèdent en rien à ceux que lui doit la littérature française. Ses lettres écrites de Rome à l'époque du Concile, son journal de voyage, seraient lus avec avidité par ceux qui peuvent goûter les beautés de la langue de Shakespeare.

* * *

Nous mentionnions tout-à-l'heure le Petit Cap de Saint-Joachim. C'est là un nom qui résonnait d'une manière bien douce aux oreilles de M. Doherty. Encore tout jeune écolier, il commença à aller y passer ses

vacances. Chaque année, fidèle à son amour pour ce petit paradis de délices que la nature semble avoir créé tout exprès pour des écoliers en vacances, notre aimable Patrick était le premier rendu. Nous ne dirons pas, nous ne pourrions jamais dire les mille et mille amusements qu'il savait y créer, tous les tours agréables qu'il imaginait, la vie et l'animation que son esprit inventif, que sa gaieté inépuisable répandait partout. Écolier, séminariste, prêtre, M. Doherty a été pendant je ne sais combien de vacances, et jusqu'à l'année dernière, l'âme de Saint-Joachim.

Les échos du Petit Cap répèteront pendant longtemps le nom de celui qui avait su, par son intarissable esprit, rendre le séjour de Saint-Joachim l'endroit de vacances le plus aimé et le plus populaire qui se puisse imaginer.

* * *

Nous sommes loin d'avoir tout dit sur ses années d'écolier. Il faut cependant nous borner ici et le suivre dans une nouvelle phase de sa vie. Sa vocation à l'état ecclésiastique, nous l'avons vu, datait de loin, puisque déjà, sur les genoux de sa mère, elle surgissait comme d'instinct dans son âme et se révélait dans ses premières saillies d'enfant. Il prit la soutane en septembre 1861, et fut nommé aussitôt maître de salle dans la divi-

sion des petits, ainsi que professeur de sixième. Cette première année de son Grand Séminaire fut signalée par une maladie très-grave qui le conduisit à deux doigts de la mort, et qui porta à sa constitution délicate un coup fatal dont elle n'a jamais pu se relever complètement.

Après avoir été professeur de sixième pendant une année, il fut chargé d'enseigner l'anglais dans diverses classes, emploi qu'il occupa pendant tout son séjour au Séminaire. Inutile de dire combien il était aimé de ses élèves ; jamais professeur ne sut mieux que lui gagner l'affection des enfants. Etant maître de salle, il passait souvent la récréation du soir au pied de la tribune des exercices, entouré d'un grand nombre d'élèves, leur racontant mille histoires de toutes sortes qu'il savait embellir et rendre beaucoup plus intéressantes encore par des épisodes imaginés sur le moment et débités avec un charme inimitable. Les enfants prenaient à ces entretiens un intérêt si vif qu'ils n'hésitaient pas à sacrifier leurs jeux les plus aimés pour écouter les histoires de M. Doherty. C'était pour eux la plus douce des récréations.

L'année 1864, qui était pour lui la troisième de son Grand Séminaire, mérite une mention toute spéciale. Ceux qui, comme nous, ont été à même de connaître sa scrupuleuse régularité, son esprit de sacrifice et d'abnégation,

apprendront sans étonnement qu'il se crut
 appelé à l'état religieux. Encore écolier, il
 avait déjà pensé à se faire Jésuite et s'en
 était même ouvert à quelques uns de ses amis.
 Depuis son entrée au Grand Séminaire, il
 avait mûri à loisir cette idée de sa jeunesse.
 Après avoir prié, consulté, fait prier, il se
 décida, fit généreusement à Dieu le sacrifice
 de sa liberté, de ses amis, de sa famille, et
 brisa d'un seul coup vigoureux les mille liens
 qui l'attachaient si fortement à l'endroit de
 sa naissance. Nous fûmes plus chagrin que
 surpris de recevoir à Rome la lettre dans
 laquelle il nous apprenait cette grande nou-
 velle : " Quand vous recevrez cette lettre,
 nous écrivait-il, je serai novice chez les Jé-
 suites, où je dois entrer avec la grâce de Dieu,
 le 18 juillet. Félicitez-moi, mes chers amis,
 d'avoir été l'objet de tant de bonté de la part
 de Dieu ; car, vous le savez, s'il est une grande
 grâce, c'est d'être appelé à l'état religieux." Et
 après s'être recommandé à nos prières, il
 nous disait adieu pour aller de bon cœur s'en-
 fermer dans ce tombeau du noviciat où le
 jeune homme marqué de Dieu doit laisser sa
 volonté propre afin de s'abandonner entière-
 ment à celle du divin maître. Dieu se con-
 tenta de son sacrifice. Une seule chose man-
 quait à sa vocation, mais une chose essen-
 tielle pour la vie sévère du Jésuite : c'était
 la santé.

Quatre jours après son entrée au noviciat, il était, c'est lui-même qui nous l'écrivit, " sur son grabat, attaqué de pleurésie. " Forcé lui fut donc de revenir au grand Séminaire, non qu'il renouât à son idée chérie d'être Jésuite, mais espérant du temps les forces nécessaires pour suivre ce qu'il a toujours cru être sa vocation. N'ayant jamais eu assez de santé pour reprendre ce noviciat si prématurément interrompu, il eut du moins la consolation d'avoir fait tout en son pouvoir pour accomplir la volonté de Dieu ; il a sans doute aussi, aux yeux du ciel, le mérite d'un double sacrifice.

* * *

M. Doherty entra dans les ordres sacrés peu de temps après son retour du noviciat et ajouta à son nom de baptême celui de Joseph, voulant allier sa dévotion pour ce grand saint à celle qu'il eut toujours pour la sainte Vierge.

Ordonné prêtre le 11 mars 1865, il célébra sa première messe dans l'église des Dames Ursulines, où quelque temps auparavant, n'étant encore que diacre, il avait fait également son premier sermon.

A dater de cette époque commence pour M. Doherty cette vie active, ce ministère utile et brillant, que tout le monde connaît, dont chacun se rappelle les principaux actes, et qui a marqué les quelques années de sa

carrière sacerdotale par de nombreux et signalés services rendus à la religion.

Nous ne pourrions, sans dépasser les modestes bornes que nous nous sommes tracées, raconter au long la vie sacerdotale de M. Doherty. Du reste, il a laissé dans les cœurs de tous ceux qui l'ont connu une impression que le temps n'effacera pas. Une admiration trop vive, trop constante, trop méritée, s'est attachée à ce jeune prêtre accompli, aussi aimable que modeste, aussi poli que spirituel, aussi charitable que zélé, trop peu regardant, hélas, de son temps et de ses forces, tant il aimait à rendre service et à faire plaisir aux autres ; son souvenir sera de ceux qui ne périssent pas facilement et que l'oubli, défaut si naturel à l'homme, laissera intact dans la mémoire publique.

Nous avons déjà dit de quelle heureuse nature la Providence l'avait doué : il réunissait toutes les plus belles qualités du cœur et de l'intelligence. Son amabilité, l'affabilité de ses manières n'était égalee chez lui que par cet esprit irlandais si vif, si original, que tout le monde admirait et dont la source paraissait inépuisable. Nous n'insisterons pas davantage sur la beauté de son caractère : qu'il suffise de dire ce que chacun répète, — c'était un type, un type unique et charmant de gracieuseté et de finesse.

Ces heureuses qualités, jointes à son talent

pour écrire et parler, lui permirent tout d'abord de rendre à la ville de Québec et au diocèse les services les plus appréciables. Quelques-uns peut-être, par sympathie pour sa faible santé, durent croire qu'il ne ménageait pas assez ses forces. Il est vrai qu'il se prodigua avec le zèle le plus infatigable. Comment toutefois lui en faire un crime ? Ce défaut, si c'en est un, est l'accompagnement presque nécessaire de la plus belle des qualités ; la charité qui porte à aider les autres, l'ardeur du bien qui ne calcule pas assez avec les exigences d'une frêle constitution.

M. Doherty, tout en continuant d'enseigner l'anglais au Séminaire, se livra de suite à la prédication, et recueillit dans ce ministère difficile des succès éclatants. N'étant encore que diacre et au Grand-Séminaire, il voulut inaugurer sa carrière de prédicateur par l'évangélisation des humbles ; il prêcha et conduisit lui-même les exercices de tout un mois de Marie en faveur des employés du Séminaire. Ces braves gens n'ont pas oublié ce bel acte de bienveillante charité ; ils lui en témoignèrent alors et lui conservent encore aujourd'hui toute leur reconnaissance.

Il n'avait peut-être pas toutes les qualités qui font les orateurs hors ligne ; il lui manquait assurément cette exubérance de force physique plus nécessaire qu'on le pense pour pouvoir donner à l'esprit tout l'élan dont il

se sent capable. Il suppléait à cela par les ressources de son imagination, par la facilité étonnante de sa parole, et surtout par un fond inépuisable de douce onction qu'il devait à son admirable piété, et à l'amour le plus tendre pour la sainte Vierge.

Il serait absolument impossible de dire le grand nombre de sermons, d'instructions, d'homélies, qu'il a prêchés dans toutes les églises de Québec, et dans un grand nombre de paroisses de la campagne, tant en anglais qu'en français. Aimant naturellement, même passionnément, la prédication; pouvant se préparer avec la plus grande facilité; parlant presque sans effort aucun, si ce n'est l'effort physique qu'il méprisait, il se trouvait dans les conditions voulues pour être invité à prêcher partout, à tout moment; et il était trop bon pour refuser.

Il prêcha à l'église de Saint-Patrice un avent et un carême complets, outre un grand nombre de sermons détachés qui tous furent écoutés avec admiration par la population irlandaise. Il donna également à l'Institut Saint-Patrice, dont il fut le président pendant quelque temps, un bon nombre de lectures sur divers sujets, tantôt religieux tantôt littéraires; et sut toujours, grâce aux immenses ressources de son esprit, intéresser vivement les nombreux auditoires qu'il traînait à sa suite.

Même une fois ou deux, entre autres lorsqu'il s'agit de défendre la nation irlandaise contre les injustes attaques d'un ministre de Montréal, M. Irvine, la salle de l'Institut fut jugée bien trop étroite pour le nombre de ceux qui désiraient l'entendre, et l'on dut choisir la vaste enceinte du Music Hall.

* * *

L'Institut sut reconnaître ces services importants dans bien des circonstances. Du reste l'assemblée spéciale qui eut lieu immédiatement après la mort de M. Doherty ; les résolutions de condoléance qui y furent votées ; la présence de tous les membres en corps à ses funérailles ; tout cela prouve combien la population irlandaise était fière de posséder dans ses rangs ce jeune prêtre si distingué.

Une chose bien remarquable, c'est que les deux langues française et anglaise lui étaient aussi familières l'une que l'autre, soit pour écrire soit pour parler. Nous étions même porté à croire qu'il connaissait plus à fond la langue dans laquelle il avait fait ses études classiques ; mais ceux qui ont parcouru ses écrits anglais assurent que la langue de Shakespeare n'avait pas pour lui plus de secrets que celle de Bossuet.

On sait qu'il écrivit souvent pour réfuter l'erreur ou pour combattre les calomnies ré-

pandues dans certains journaux par des esprits préjugés ou ignorants. Sa polémique était fine, polie, et toujours appuyée sur les meilleurs arguments.

Pour achever de donner une idée aussi exacte que possible des travaux qui ont occupé M. Doherty pendant les premières années de sa vie sacerdotale, nous devons mentionner ici plusieurs conversions à l'Eglise catholique qui furent dues à son zèle et à son habileté. Il est facile de comprendre la joie qu'il éprouvait à ramener au bercail ces pauvres brebis égarées. " Je crois, écrivait-il au mois de mai 1865, à la suite de la conversion d'un personnage important, qui avait même été ministre de la " Haute Eglise, " je crois réellement qu'il n'y a rien de si consolant, de si touchant que de voir l'abjuration d'un protestant. Prions et demandons à Dieu d'augmenter le nombre de ces heureux retours. " Assurément qu'il reçoit aujourd'hui de la part de ceux qu'il a ramenés à la vraie foi ce secours puissant de la prière qu'il invoquait alors pour eux.

* * *

L'année 1869 trouva M. Doherty beaucoup affaibli dans sa santé. Il était évident que sa charge de professeur, jointe aux travaux extérieurs que son ardeur lui faisait entreprendre, devenait trop forte pour la délicatesse de sa constitution. Il se décida, non sans chagrin, à

dire adieu au Séminaire et à embrasser tout à fait le ministère sacerdotal, dont il avait jusque là partagé les labeurs plutôt par zèle que par devoir.

Mais, avant de prendre une nouvelle position, il voulut faire le voyage d'Europe et de la Terre-Sainte. C'était depuis longtemps son rêve favori : enfin, il eut le bonheur de visiter l'Irlande, pays de ses pères, d'assister à l'ouverture du grand Concile et de recevoir la bénédiction de l'Immortel Pontife, de baiser avec amour la terre sacrée qui a été arrosée du sang de Jésus-Christ. Ce voyage il le fit en homme d'esprit et de cœur, ne se contentant pas d'une admiration stérile qui ne laisse après elle aucune trace durable, mais cherchant à se former, pour son âme de chrétien et de prêtre, comme un trésor précieux de douces et pieuses émotions, dans lequel il pût ensuite puiser sans relâche.

Plus tard, sans doute, quelqu'un pourra publier son journal de voyage et les lettres qu'il écrivit de Rome et de Jérusalem à sa sœur (1) ainsi qu'à quelques amis. Nous avons été assez heureux pour parcourir plusieurs de ces pages tout empreintes de foi et de piété admirable, de ces descriptions magnifiques où s'étaient toute la richesse de sa belle imagination et les ressources intarissables de son esprit. Nous voudrions pouvoir en re-

(1) Sœur Sainte-Christine, religieuse aux Ursulines.

produire ici quelques-unes ; malheureusement pour les lecteurs français, tout ce qu'il a écrit pendant son voyage est dans la langue anglaise.

De son séjour à Rome nous ne voulons mentionner qu'un trait : ce fut l'étroite amitié qu'il lia avec les zouaves canadiens. Ces braves et nobles jeunes gens ne tardèrent pas à découvrir dans M. Doherty un de ces esprits toujours en verve avec lesquels les relations de société sont si agréables. Il obtint parmi eux et même dans tout le bataillon une immense popularité. On sait qu'il revint de Rome en compagnie du premier détachement de nos courageux défenseurs du pape, dont il fut constitué chapelain pour le temps du voyage. Son nom est toujours demeuré à l'ordre du jour chez ces héroïques croisés de la Nouvelle-France.

* * *

De retour de Rome, au printemps de 1870, M. Doherty fut envoyé comme vicaire à Sainte-Catherine. On avait pensé sans doute que le séjour de la campagne serait favorable au retablissement de sa santé déjà compromise. Il n'en fut rien. Au bout de dix mois environ, après avoir conquis à Sainte-Catherine, comme partout où il était allé, l'estime et l'affection univorselles, il revint à Québec pour prendre à Saint-Roch et à l'Hôpital de

Marine, la place laissée vacante par la mort du regretté M. Joseph Catellier.

Il était à peine installé dans ses nouvelles charges qu'il lui fallut s'en éloigner. Ce fut pour lui un nouveau et bien pénible sacrifice ; mais sa santé l'exigeait, ses amis le déterminèrent à aller demander au climat de la Géorgie le recouvrement de ses forces, de plus en plus épuisées. Il fut absent pendant trois mois, et lorsqu'il revint, quoiqu'il ne fût pas guéri, il y avait cependant dans son état un changement des plus heureux.

On ne voulut pas toutefois lui permettre de remplir encore son office de chapelain à l'Hôpital de Marine ; mais il prit avec courage sa place de vicaire à Saint-Roch.

C'est là, dans cette bonne et religieuse paroisse de Saint-Roch, au milieu des soins les plus attentifs et les plus propres à lui redonner la santé, si c'eût été dans les desseins de Dieu, que M. Doherty a passé la dernière année d'une carrière remplie d'œuvres et de travaux. Ses amis, ses confrères, l'excellent curé qui eut toujours pour lui des attentions si charitables et si paternelles, tous eussent désiré le voir plus soigneux de sa santé, plus économe de ses forces. Mais comment modérer une ardeur si bouillante ? Comment arrêter et tenir en repos cette activité dévorante que Dieu lui avait donnée et qu'il avait vouée au service de la religion ?

L'empêcher de travailler, ne pas lui permettre d'exercer ce ministère des âmes, qu'il aimait tant, e'eût été le rendre malheureux et peut-être avancer l'heure de sa mort. Mieux valait, tout en le réglant par les conseils de l'amitié, laisser à son zèle l'essor dont il avait besoin.

Son séjour à la paroisse de Saint-Roch n'a pas été long, une année à peine depuis son voyage du sud. Dans ce court espace de temps, néanmoins, il prêcha un bon nombre de fois et toujours avec ce talent de persuader et d'aller au cœur qui distinguait ses sermons. Pendant le dernier carême, quoiqu'il fût assidu au confessionnal, il trouva le temps de donner aux membres de la société de Saint-Vincent de Paul, une suite de conférences, dans lesquelles il raconta, avec un charme inexprimable, les principaux incidents de son voyage d'Europe et d'Orient. Il se préparait à prêcher dans la Congrégation de Saint-Roch, pour la circonstance solennelle du 80ème anniversaire de la naissance de Pie IX, lorsqu'il se sentit frappé de la maladie qui a mis fin à ses jours.

Toute la population de Saint-Roch lui était déjà extrêmement attachée et l'aimait sincèrement. On ne pouvait se lasser d'admirer chez lui cette charité douce qui cherche sans cesse à consoler les peines d'autrui ; ce zèle infatigable qui n'a d'autre calcul que le bien

des âmes à produire ; cette piété tendre et confiante qui édifie les âmes et les porte à aimer Dieu.

Nous avons déjà mentionné en passant le culte qu'il avait voué à la sainte Vierge. C'était depuis les premières années de son enfance sa dévotion favorite, et à mesure qu'il avança dans la vie, son amour de la divine Mère devint de plus en plus vif. Il était admirable lorsqu'il prêchait sur ce sujet, cher à son cœur. Quand il avait une grâce à obtenir, c'est à Marie qu'il s'adressait, à Marie en qui il avait mis toute sa confiance et dont il se montra toute sa vie l'enfant dévoué et reconnaissant.

Aussi, est-ce pendant le beau mois de Marie, suivant le désir qu'il en avait exprimé, que la sainte Vierge est venue retirer du monde celui qui l'aima tendrement et qui tant de fois excita dans le cœur des autres, en chaire et au confessionnal, l'amour de cette Mère des miséricordes. M. Doherty a été frappé au milieu même de l'exercice du ministère le plus consolant et le plus sacré. La veille de l'Ascension au soir, après avoir confessé jusqu'à une heure très-avancée, il sentit les premières atteintes de la maladie cruelle qui l'a ravi à l'affection universelle. Il passa littéralement du confessionnal au lit de mort. Une constitution plus forte, une santé moins compromise que la sienne, eût eu des chances

d'échapper au danger. Pour lui, déjà si faible, il fut tout d'abord accablé et ne put survivre à la première complication.

Il mourut le 20 mai, vers minuit, après avoir été muni de tous les derniers secours de notre sainte religion.

Nous ne dirons qu'un mot de ses funérailles, qui ont attiré dans l'immense église de Saint-Roch la foule la plus compacte, la plus recueillie, la plus sympathique qu'il soit possible de voir. On peut dire que la ville entière prit part à cette démonstration de deuil. Les catholiques des deux origines, confondant leurs rangs, leurs regrets et leurs larmes, voulurent témoigner par leur présence de l'estime profonde, de l'affection sincère que depuis bien des années ils avaient vouées à ce jeune prêtre si bon et si aimable.

Les prêtres en grand nombre, la foule des fidèles, après avoir assisté au service solennel qui fut chanté dans l'église de Saint-Roch, accompagnèrent jusqu'à la chapelle des Dames Ursulines les restes mortels de M. l'abbé Doherty. C'est là que son corps repose en paix, sous la garde pieuse de sa sœur bien-aimée et des bonnes religieuses qui lui avaient voué l'estime la mieux méritée, pendant que son âme jouit déjà, nous en avons la confiance, de la récompense des justes.

Notre tâche est finie. Puisse ce faible gage d'amitié contribuer à garder intact et vivace le souvenir du jeune prêtre dont la perte affecte si péniblement la religion et la patrie.

Nous lui laissons maintenant la parole, à lui qui savait si bien s'en servir, chaque fois qu'il s'agissait d'égayer, d'amuser agréablement mais surtout d'instruire et d'édifier; et nous, souhaitons au lecteur le même plaisir que nous avons éprouvé nous-même en relisant encore une fois ces pages quelque fois graves, plus souvent gaies et badines, mais toujours aimables et spirituelles, où M. Doherty se peint lui-même avec toutes les qualités dont il était doué.

PRINCIPAUX ÉCRITS FRANÇAIS

DE

M. L'ABBÉ DOHERTY (1).

URSULINES DE QUÉBEC.

LA SÉPULTURE DE LA RÉVÉRENDE MÈRE
SAINTE-ALOYSE.

Lorsqu'un homme qui marche parmi la foule du dehors, se trouve tout-à-coup transporté dans le Cloître, il éprouve des sensations semblables à celles d'un marinier qui, après avoir été ballotté par les vents et les tempêtes arrive soudainement dans une baie, où les ondes tranquilles dorment en paix. Il est dans une sphère toute différente de la sienne, l'atmosphère n'est plus la même ; là tout est fatigue et tourmente, ici tout est tranquillité et repos, car la paix du Seigneur y a établi son règne ; là tout respire la haine et les discussions, ici tout est charité et amour ; une douce paix remplit tout notre être, l'âme s'envole insensiblement vers Dieu, et l'on ne

(1) Ces écrits sont extraits de *l'Abeille* et des *Annales* de Liesse, au Petit Cap de Saint-Joachim.

peut s'empêcher de s'écrier : Trois fois heureuses les âmes choisies à qui il est donné de couler ici des jours paisibles, devant les Tabernacles du Très-Haut.

Telles étaient les réflexions qui s'agitaient dans mon âme, en attendant le moment où l'on devait commencer la sépulture de la Révérende Mère Sainte-Aloyse. Elle avait rendu son âme au Seigneur le Mercredi-Saint, et on confia à la terre sa dépouille mortelle le Vendredi-Saint, jour où l'Eglise, comme muette de terreur, pleure la mort de son époux.—Entrez dans la chambre d'un mort : la tristesse est peinte sur toutes les figures, on ne parle que par signes ou à demi-voix, comme si l'on craignait de troubler celui qui dort d'un sommeil éternel ; il en est de même de l'Eglise en ce jour ; on lui a enlevé son époux divin, et ne pouvant exprimer par des paroles l'abîme de douleur où elle est plongée, elle se tait. Le son des cloches n'annonce plus l'heure où les fidèles doivent se réunir aux pieds des autels, le prêtre dans les offices ne psalmodie qu'à voix basse ; nul signe de vie, partout le deuil et le silence de la mort. On ne pouvait donc faire accompagner le service des chants ordinaires, et cette circonstance rendait la cérémonie plus touchante, en ajoutant à sa simplicité.

Nous étions assemblés dans la petite sacristie, qui mériterait à elle seule une longue

description, lorsqu'une porte s'ouvrit, et nous vîmes paraître quatre religieuses à robes longues et flottantes. Parmi elles, je crus reconnaître la Révérende Mère Supérieure, et sa présence me frappa vivement. Cette bonne mère avait veillé sur la fille que l'Église lui avait confiée ; par son exemple et ses enseignements, elle l'avait dirigée dans les voies de la vertu, et quand la mort étendit sur elle sa main glacée, elle avait fermé sa paupière, en lui disant : " Va ma fille, va recevoir la couronne éternelle. " Mais sa charité la conduisit plus loin. Elle n'est plus en état d'offrir son cœur à celle qu'elle aimait, et aussitôt elle vient prier l'Église de lui prêter son appui si puissant au-delà du tombeau. N'est-ce pas là l'amour maternel à son plus haut degré de perfection ? N'est-ce pas un reflet de l'amour divin ?

Nous suivîmes en silence les religieuses, et après avoir traversé un corridor, nous arrivâmes à la chapelle intérieure, où reposait le corps, et où il devait être enterré. Je ne saurais décrire les sensations qu'excita en moi le coup-d'œil magnifique qui se présenta à ma vue. La chapelle est assez vaste et élevée ; l'autel était tendu de noir ; sous l'orgue, je remarquai la tombe de la Révérende Mère Marie de l'Incarnation, qui vit encore par ses vertus dans cette maison qu'elle a fondée. Toute la communauté était présente : au fond

étaient les élèves ; rangées en haie se tenaient les religieuses ; le corps se trouvait au milieu, mais rapproché de la grille qui sépare l'église de la chapelle intérieure. Je me disais : que les effets de la mort sont différents, suivant les lieux où elle étend son empire ! Dans le monde, qu'un ami meure ; un regret l'accompagne : penchés sur sa tombe, nous laissons tomber une larme, mais bientôt nous sommes emportés par le tourbillon ; la scène varie sans cesse, de nouveaux amis le remplacent, et c'est à peine si sa mémoire conserve une place dans nos cœurs. Ici, en communauté, c'est différent. Le vide est plus sensible, plus apparent, chaque objet rappelle la compagnie absente. Elle était ici hier, aujourd'hui elle n'y est plus. A table sa chaise est encore là, mais elle est vacante ; ici, en récréation elle aimait à s'asseoir ; voici sa place au chœur ; on parle de ses aimables qualités ; on rapporte ses dernières paroles ; on prie pour elle, chose que souvent on ne fait pas dans le monde.

Nous entourâmes la bière où la religieuse était exposée, et à la voir, on eût dit une personne plongée dans un sommeil profond. Oh ! sans doute, le Seigneur, pour la récompenser de la patience héroïque qu'elle avait déployée au milieu des longues souffrances qui précédèrent sa mort, lui avait donné un avant-goût des délices qu'il lui réservait, et la joie

intérieure, qui inonda son âme, s'était traduite au dehors par ce sourire angélique qui effleurait ses lèvres. Ses mains tenaient encore enlacée la croix du salut ; sur sa poitrine était placé un écrivain que l'on enferma avec le corps. M. le Chapelain me dit que c'était ses vœux ; le seul trésor qu'elle emportait au tombeau. Cette coutume est sublime. C'est une image frappante du trésor des vertus que l'âme emporte avec elle jusque devant le Tribunal redoutable, et qui diffère par là des autres trésors de ce monde, auxquels il faut dire un éternel adieu, quand sonne l'heure suprême. Après la récitation du *Libera*, qui n'est ici qu'un élan d'allégresse parce que Dieu a bien voulu rappeler à lui l'or déjà purifié au feu de la mortification et des souffrances, on dépouilla le cercueil des draps mortuaires ; il ne restait plus que quatre planches sans aucun autre ornement. Cette simplicité offrait encore un contraste avec la pompe que le monde veut apporter jusque sur la tombe de ses enfants. Puis, deux religieuses quittèrent leur place, et s'avancant lentement, découvrirent la fosse où la défunte devait être placée. Ici encore, je me pris à faire les réflexions suivantes : Ce caveau ne s'ouvre que pour recevoir les restes de quelque membre de la communauté, et chaque fois qu'il se referme, une question doit se présenter naturellement à l'esprit de celles qui l'entourent :

“Quand se rouvrira-t-il ? laquelle de nous doit y entrer ? serait-ce moi-même ?” Elles ignorent sans doute quelle sera celle qui sera moissonnée la première ; mais elles savent qu’elles y descendront toutes tôt ou tard. Chaque jour elles vivent en présence de la mort, et celui qui vit en présence de la mort ne mourra pas !

Le cercueil se ferma.....

Il y avait une vierge de moins pour offrir aux pieds de Mario l’encens d’une vie toute pure ; une fleur de plus avait courbé sa tête, et là-bas, dans la fosse noire et lugubre, il y avait un cercueil de plus, un corps de plus attendant pour se relever la trompette du jugement dernier. Mais, ô consolante pensée ! Une sainte de plus était ajoutée aux chœurs des Anges, pour chanter éternellement les louanges de l’Agneau sans tache !

Et, en ce moment même, où un céleste ravissement comble son âme, où elle est en présence du Saint des Saints, ne murmure-t-elle pas le nom de celles qu’elle a laissées dans la vallée de larmes ? N’invoque-t-elle pas sur cette maison les bénédictions de Dieu ? Oh ! sans doute, elle se rappelle les compagnes qui l’ont gardée dans le sentier de la vertu ; elle prie pour elles, et Dieu sourit à sa prière : il y a au ciel une protectrice de plus pour les filles de sainte Ursule.

PROFESSION AUX URSULINES.

M. Doherty, après avoir fait quelques réflexions sur le contraste que présente le tableau qu'il va tracer avec celui de l'article précédent, continue dans les termes suivants.

Entrons au moment où se tire le rideau qui sépare l'église de la chapelle intérieure, et contemplons un moment ce qui se présente à nos yeux. Là-bas on aperçoit à travers la grille toute la communauté, les religieuses occupant leurs places ordinaires au chœur ; ici les parents et les amis se pressent près de la balustrade du sanctuaire ; au milieu, et de manière à être vue de tous, est agenouillée la postulante. C'est la dernière épreuve qu'elle aura à subir avant de se jeter entièrement entre les bras de son divin époux. Aussi le monde et la religion semblent avoir réuni tous leurs attraits dans ce dernier combat où il s'agit de l'empire de son cœur. Et certes, les forces sont imposantes des deux côtés ; car si la religion lui montre la paisible solitude, la paix de l'âme et les célestes joies qui les accompagnent, le monde lui présente des parents chéris, des amis sincères, et déroule devant ses yeux tous les plaisirs de la vie. Êtes-vous indécis sur le côté qui remportera la victoire ? Regardez l'objet de cette lutte, et, par la douce résignation, l'aimable tranquillité qui règne sur les traits de la jeune vierge,

vous reconnaîtrez immédiatement que le monde n'a plus de charmes pour elle, et que les triomphes précédents de la religion sont un gage assuré de ce dernier.

Après la bénédiction du voile par Monseigneur l'Administrateur, qui officiait en cette occasion, on chanta l'Évangile qui fut suivi du sermon de circonstance par le Rev. Père B. Le célébrant se rendit ensuite au guichet de la grille, près de laquelle s'était placée la postulante, et après les questions ordinaires : "Ma fille, que demandez-vous ?" et quelques autres, il retourna à l'autel et la messe commença.

Mais voici le moment de la communion, l'Évêque portant l'Eucharistie se rend de nouveau auprès de la postulante ; et celle-ci ayant adoré profondément le Très-Saint Sacrement, lit à haute voix la formule écrite et signée par elle de ses vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. On lui présente une plume avec laquelle elle trace une croix au bout de sa signature ; puis, après avoir communiqué, elle se lève, et se mettant à genoux devant la Supérieure, elle lui présente le parchemin qui comprend l'expression de ses vœux.

Qu'elle est belle et imposante cette scène, où se déploie toute la majesté du culte catholique ! Certes, la religion qui peut inspirer à ses enfants de semblables sacrifices, doit être

sainte et véritable. D'un côté, l'humble créature, soutenue par la foi, se dépouille solennellement, en présence de son Dieu, de tout ce qu'elle a de plus cher ; elle renonce à tout, jusqu'à sa liberté, afin de se dévouer tout entière au service de l'Agneau ; de l'autre, le Roi des Rois daigne recevoir ce sacrifice des mains de sa servante !

Après la messe, le célébrant quitte sa chasuble, et, revêtu d'une chape, se place sur un trône préparé près de la grille. Après quelques prières récitées à haute voix, et entremêlées des chants du chœur, la Supérieure revêt la postulante des habits de profession.

Jusqu'ici, la nouvelle professe a été silencieuse et recueillie ; mais maintenant il semble qu'elle ne peut plus contenir la joie qu'elle ressent d'être enfin toute à Dieu, et elle entonne le psaume : *Eructavit cor meum verbum bonum*, le chœur répétant après chaque verset : *Quem vidi, quem amavi, in quem credidi, quem dilexi*. C'est comme la première aspiration de l'âme vers son Créateur, lorsque le pardon l'a affranchie du joug du péché ; comme le chant d'allégresse qui s'échappe de l'âme lorsque pour la première fois elle contemple avec ravissement la Beauté Éternelle !

Le psaume terminé, l'Évêque entonne le *Te Deum*, et la professe se prosterne la face contre terre, les bras étendus en forme de croix. La première extase est passée, et confondu à la vue des bontés du Seigneur,

la nouvelle religieuse ne peut que s'humilier jusque dans la poussière, et adorer en silence la miséricorde du Créateur. Cependant la communauté élève la voix pour louer la bonté divine, le ministre de Dieu remercie la Providence et chante les louanges du Divin Époux, et dans les échos qui retentissent à travers les voûtes, il semble qu'on entend le chant des anges qui se mêle au concert des hommes.

Le célébrant prononce ensuite une bénédiction solennelle sur la religieuse qui se lève aussitôt et va se jeter aux genoux de la Supérieure. Celle-ci la relève, lui donne l'accolade fraternelle, et son exemple est suivi par toutes les religieuses en commençant par les plus anciennes.

Ainsi se termine la cérémonie ; ainsi commence pour la religieuse cette vie d'abnégation, de solitude, de prière, qui sera suivie d'une éternité de joie et de bonheur.

COMPTE-RENDU D'UN PROCÈS A LIESSE (1)

Une journée de pluie, pendant les vacances, est loin d'être à désirer. On a beau nous dire que la terre est très-sèche, que le grain souffre, etc., etc., nous ne pouvons nous empêcher de soupirer après le beau soleil et le ciel bleu qui déterminent nos promenades, et font chanter les petits oiseaux. Ne disons pas cependant

(1) Liesse est la maison des écoliers en vacances, au Petit-Cap de Saint-Joachim.

qu'il faut toujours se résigner à l'ennui pendant une journée pluvieuse : quand nous sommes plusieurs ensemble, le fait même que nous sommes réduits à nos propres ressources, nous rend ingénieux à chercher les moyens de nous amuser, et quelque fois nous réussissons.

Nous étions à bailler un jour, après avoir épuisé le catalogue des jeux, et à maudire la pluie, qui semblait ne devoir jamais cesser, lorsque, de depot, on proposa de regarder comme bienfaiteur public quiconque inventerait un jeu nouveau. Plusieurs furent proposés et rejetés, et on était sur le point de se livrer au désespoir, lorsque quelqu'un s'écria : Un procès.—Oui, un procès, repeta-t-on de toutes parts, un procès, sans doute un procès. L'idée était nouvelle, elle trouva grâce.

Vous savez comme les choses vont vite, lorsque tout le monde y prête la main. En un clin-d'œil la cour fut improvisée, juge, jurés, avocats, tout jusqu'au constable, gros garçon qui, tout fier de sa charge, arpentait la salle en tous sens, criait à tue tête : silence, et faisait à lui seul plus de bruit que tous les autres réunis.—Ah ! mais j'oubliais ; il manquait une chose assez essentielle : un prisonnier.—Allons, un prisonnier, mais..... Ce n'est pas possible..... *Quelqu'un doit avoir commis quelque chose.* Ah ! voilà. Un malheureux, trouvant notre position un peu ridicule, rit aux éclats, et en ce faisant découvrit

deux rangées de dents longues et aigues à faire frissonner. C'est notre homme, le constable l'a déjà saisi, et l'emmenant devant le juge, déclare à la cour que M. Z. est accusé d'avoir les dents trop longues. Son honneur trouve que le cas est pendable, si le fait est prouvé, et ordonne d'instruire son procès sur le champ. L'accusé s'y prête, et après quelques pourparlers, les avocats prennent parti pour et contre ; puis, au milieu d'un silence profond, le constable ayant à plusieurs reprises crié silence, l'avocat de la couronne prend la parole.

“En présence d'un juge dont la vertu, je pourrais dire farouche, me rappelle les plus beaux jours de l'antique Rome ; en présence d'un *jury* dont l'œil intelligent semble lire au fond de mon âme, et percevoir, même avant moi, la justice de ma cause ; à la vue d'un auditoire si respectable, je me trouble. Mais quand je me souviens que du succès de mon plaidoyer dépendent les intérêts de la société, le bien-être de mes semblables, peut-être même la vie de tous ceux qui sont présents, oh ! alors une force inaccoutumée, une énergie surnaturelle s'empare de mon âme, et une voix intérieure me crie : courage, courage !

Do quoi s'agit-il, en effet ? Quel est le but que je me propose ? Rien moins que l'extermination d'un malheureux, coupable d'un crime *effroyable*, puisque, par la longueur

démessurée de ses dents, il jette partout la frayeur et l'épouvante.—Oui, je saurai prouver avant de terminer que l'accusé est, dans la société, ce qu'est un poisson dans la poêle, hors de sa sphère ; en un mot qu'il est *anomal*."

L'avocat de l'accusé, qui n'avait pas bien compris, se leva ; il prétendit que son savant adversaire n'avait pas le droit de profiter de la position de son client pour le traiter d'*animal*. L'orateur pria la cour de remarquer que le zélé défenseur de l'accusé paraissait ne pas comprendre la différence entre *anomal* et *animal* ; qu'il pouvait d'ailleurs, s'il le voulait, prouver par le témoignage d'un philosophe, que non-seulement l'accusé, mais tous les hommes, sont des animaux : *Nullum est animal præter hominem* ; mais que le temps ne lui permettait pas de relever toutes les erreurs de son confrère, etc., etc.

Je regrette de ne pouvoir pas donner au long ce brillant discours, qui relègue au second rang *Pro coronâ*. En analyse, l'orateur montre qu'il y avait entre l'accusé et les animaux féroces une analogie frappante.—“ En effet, dit-il, si vous vous promenez dans la forêt, que craignez-vous de la part de ces animaux ? leurs pattes ? leurs griffes ? leur queue ? Je réponds sans hésiter : non. Leurs dents, leurs dents seules, voilà ce qui les rend redoutables. Eh ! regardez le prisonnier, et dites-moi si

vous pouvez envisager ses défenses sans frissonner involontairement. ” — Il ne daigna pas répondre à la question de l’avocat du prisonnier, savoir : s’il s’était jamais fait mordre par un éléphant ou par un bœuf, et fit appeler les témoins qui, disait-il, prouveraient que, si la nature avait doué l’accusé de propensions antropophages, de son côté, il se laissait aller à son penchant. Le premier témoin déposa que l’accusé montrait une préférence marquée pour les viandes crues ou à demi-cuites. Un autre assura que l’accusé jouait aux cartes, et que, pendant qu’il était ainsi occupé, quelqu’un demanda par hasard : “ Mais, qui a mangé mon valet ? ” A quoi il répondit distinctement ; “ C’est moi ! ” Il fut constaté par le témoignage d’un troisième, que quelqu’un ayant parlé à l’accusé d’une tierce personne, celui-ci répondit : “ Oh ! ne m’en parle plus, j’en suis rassasié. ” Plusieurs autres témoins furent entendus, et tous s’accordèrent à signaler les pouvoirs gastronomiques du malheureux coupable, sans que personne pourtant n’eût été témoin oculaire de ses méfaits.

L’avocat de l’accusé fit ensuite un appel éloquent à la miséricorde de la cour, il s’apitoya sur le sort de son client ; il plaignit sa jeunesse, et ne put s’empêcher de voir dans les témoins des monstres qui vendaient à prix d’or le sang d’une innocente victime.

Malgré cette belle harangue, le juge parais-

sait inexorable, le jury fut insensible et restait, après quelques délibérations, le verdict de "*coupable.*" Déjà le juge était debout, et tenait dans sa main la sentence du prisonnier, lorsque celui-ci, voyant ses affaires tout-à-fait désespérées, s'esquiva d'entre les mains du constable, et chercha son salut dans la fuite. Alors vous eussiez vu un spectacle digne de toute admiration : la cour entière, juge, jurés, avocats, constables et auditeurs, oubliant leur dignité, dans le noble but de satisfaire aux rigueurs de la justice, se mettent à la poursuite du coupable. Il avait bonnes jambes : aussi la victoire fut-elle longtemps incertaine, et même lorsqu'il fut environné, il se débattit avec un courage digne d'une meilleure cause. Mais Hercule fut vaincu, a-t-on dit..... Le constable emmenait le condamné en triomphe, quand soudain une petite voix claire détourna l'attention, par un appel bien connu : la tentation était trop grande. On changea tout-à-coup d'idée, on abandonna le prisonnier, et l'on prit le chemin du réfectoire. C'était l'heure du dîner.

VOYAGE DE SAINT-JOACHIM.

A la demande des élèves du Petit-Séminaire, Mgr. Langevin, évêque de Saint-Germain de Rimouski, avait accordé un *grand congé* à toute la communauté, à la suite d'une adresse

que ceux-ci lui présentèrent le jour de sa consécration.

Il y allait de l'honneur des écoliers de prouver à Sa Grandeur leur pleine appréciation d'une si gracieuse faveur, en la mettant à profit, jusqu'aux extrêmes limites du *quam posse*. Mais pour cela, il fallait sortir du rayon des amusements du congé ordinaire. *A gentil sire, beaux habits*, à un congé extraordinaire, il fallait au moins des *émotions*.

Mais le bloc serait-il dieu ? diable ? ou euvette ? L'expression de la joie commune se traduirait-elle par un banquet monstre ? un dîner splendide ? un pique-nique, une excursion, une promenade ? Ces genres d'amusement se présentèrent fort naturellement à l'esprit des intéressés, vu que dans leur compréhensibilité, ils renferment toutes les formes de récréation connues du dix-neuvième siècle. Je signale en passant ce fait, moins à titre de nouvelle que pour la plus ample information de ceux qui voudront dans trois cents ans d'ici, étudier nos us et coutumes. Disons même, une fois pour toutes, que c'est spécialement pour les lecteurs de cette époque, que je livre *aux annales*, les quelques détails qui vont suivre.

Donc, grand fut l'émoi du moment pour ceux à qui il incombait d'imprimer une direction, et de donner une forme à la fête. Aussi, quo de délibérations profondes ! que de con-

sultations graves, multiples, variées ! Que de plans soumis, et partant que de plans rejetés ! — Ah ! cher lecteur de trois cents ans, si vous saviez comme il était difficile de nos jours de s'entendre sur un plan.

Mais enfin, par la consultation, on arrive à la résolution, tout comme on arrive à la fin d'un livre en tournant les pages. On recueille les avis, on les transforma, on les combina, on les mélangea, et le résultat fut un précipité qui plut à tous, et pour le fond et pour la forme.

C'est ainsi que du choc des opinions naît la vérité, comme l'étincelle jaillit du briquet. — Cette dernière comparaison, cependant, cher lecteur de trois cents ans, est quelque peu vicieuse, depuis qu'on se sert de l'allumette chimique, qui se vend de nos jours à un sou la boîte.

Le précipité susdit, ou mieux, cette décoction de plans, fut

LA PROMENADE AU PETIT-CAP, DU CINQ JUIN 1867.

Si je vous disais tout simplement, chère postérité, que le jour du départ, les écoliers se sont levés à trois heures et vingt-cinq minutes, et qu'à quatre heures et quart le bateau laissait le quai, emportant, au milieu des fanfares des instruments de cuivre, 252 excursionnistes, vous auriez, à la vérité, une

idée juste de l'heure où chacun se disait, et se faisait dire : "Ah ! nous voilà en route." Mais cette concision nuirait à la véracité historique de mon récit, en me faisant livrer à l'oubli bien des circonstances aussi importantes qu'intéressantes.

Ainsi, par exemple, dans le cas où je ne vous aurais donné que les renseignements précédents, comment l'avenir redirait-il à la louange des RR. Dames Ursulines, qu'elles ont bien voulu, cette fois encore, conserver les belles et succulentes traditions de leur monastère, en nous envoyant, comme à l'occasion de deux promenades antérieures, une magnifique collation ! Saurait-on le triomphe éclatant remporté par notre vénérable économe sur un baromètre suranné qui, depuis trente-six heures, demeurerait à la pluie, avec une morne persistance, tandis que le premier soutenait, nonobstant le mercure, que nous aurions un *temps superbe*, mettant au jeu et son expérience de soixante-dix ans, et la perspicacité de ses scieurs de bois ?.....

Et ne faudrait-il pas aussi vous parler de la nuit, qu'on eût dit tirée au laminoir, tant elle paraissait longue, même aux Petits ; du son argentin de la cloche matinale, qui, pour cette fois, n'avait devancé le réveil de personne ; des regards interrogateurs jetés sur un ciel quelque peu indécis ; des cris joyeux qui accueillirent l'ordre de partir ; de l'ébaïsse-

ment de plus d'un bourgeois, qui, la tête à la fenêtre, à moitié endormi, se demandait en vain la cause de cette procession quasi nocturne.....

Mais savez-vous bien, aimable postérité, que le scrupule me vient en écrivant. Rapporter fidèlement tous les incidents, narrer sans emphase tout ce qui se rattache à la promenade dont j'ai entrepris de parler, c'est bien, très-bien même ; mais tout commencement doit avoir des limites, comme toute fin doit avoir un terme.

Et, du train que je vais, je prévois que mon commencement n'aura pas de fin, du moins d'ici à longtemps. Tenez, l'affaire est, qu'après tout, entre vous et moi, et du reste entre le plus et le moins, il n'y a souvent que très-peu de différence ; de sorte que, réflexion faite, je tairai complètement les préparatifs, et les concomitances susdites, et je commencerai sans préface par

LE VOYAGE.

Nous voilà donc à voguer sur l'eau bleue—métaphoriquement parlant—cela s'entend ; car devant la ville, le "majestueux Saint-Laurent" n'a de bleu que ce que lui donne l'azur du ciel à d'assez rares intervalles. Nous voilà, dis-je, partis. Le "Saint-George," à qui nous avons confié nos destinées, a pris—si

l'on excepte le capitaine—un air de gaité tout-à-fait de mise avec la circonstance. De nombreux pavillons flottent au vent, de jeunes érables bordent le pont et font ressortir davantage l'admirable éclat de ses *flancs bleus*. Nous touchons à la Pointe-Lévis, où nous prenons une *berge*, "pour aider—disait un original—la digestion du bateau-à-vapeur à la grande ferme."

Oh! le gentil voyage que nous avons fait! Figurez-vous, aimable lecteur de trois cents ans, que nous avions là réuni tout ce qui peut contribuer, d'une manière éloignée ou prochaine, au charme d'une promenade, et cela avec une surabondance qui tenait du luxe. Une cuisine bien garnie, un temps des plus propices, une musique qui produisait des gerbes de sons gais et folâtres que les échos se hâtaient de répéter avec complaisance, une compagnie aussi nombreuse qu'aimable, et surtout, oh! oui, avant tout, un paysage dont la beauté fraîche et pure ne trouvait d'égal que dans sa riche variété.

Mais voilà les groupes qui se forment. Ils sont, comme toujours, caractéristiques. Voyez: Ce sont là des *physiciens*; ils étalent au grand vent leur science de calorique. Ils ont appris hier la théorie des bateaux-à-vapeur, et ils épuisent tous les termes techniques de la science sur les machines du "Saint-George." J'entends le bruit cadencé d'un vers hexa-

mètre ; comme de juste, c'est un cercle de *rhétoriciens* et de *seconds* qui prétendent au monopole de la poésie.

Ils posent en administrateurs exclusifs de la belle nature : eux seuls savent combien est doux le murmure des vents, combien est limpide la plaine liquide. C'est ici une réunion de *troisièmes* et de *quatrièmes*. Ils n'ont pas encore gravi le Parnasse, mais ils sont au-dessus des régions où l'on ne travaille qu'à coup de dictionnaire. Leurs causeries se ressentent quelque peu de leur état de *chrysalides*, c'est un peu de tout. Mais, grands dieux ! quel est ce caquet interminable qu'on entend à l'arrière, et qui va parfois jusqu'à couvrir le bruit des grandes roues motrices ? Eh ! c'est la grande république des *Petits*. Les propos se croisent, se multiplient, se heurtent, se pressent ; règle générale, on n'y parle jamais moins de trois à la fois. Déjà vingt sujets ont été épuisés, et cent autres restent à examiner. Mais de quoi parlent-ils ? que peuvent-ils avoir à dire ? Bah ! demandez-le aux vents qui emportent leurs idées au passage ; pour moi, je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que ces petits gosiers ont gazouillé depuis le départ, et gazouilleront jusqu'au retour, et se reposeront ce soir, pour reprendre demain : *sine fine dicentes*.....

Cependant le bateau a fait du chemin pendant que nous étions à causer. La ville dort

encore avec confiance sur le versant du cap. Mais ce cap, tantôt si menaçant, diminue, s'aplatit. La mâture des vaisseaux qui découpaient l'horizon en lignes sévères, se mêle et se confond. Mille et une embarcations quittant les quais, où elles ont sommeillé durant la nuit, déploient leurs ailes et sillonnent le fleuve, comme ces mouches légères qu'on voit glisser sur la surface des étangs.

Nous sommes au bout de l'île, à l'entrée du chenal du nord.

Les bords du Saint-Laurent sont enchanteurs. Leur pittoresque beauté a été mille fois exploitée par des poètes et des prosateurs sans nombre, depuis Jacques Cartier jusqu'à nos jours. Le marin de Saint-Malo les décrit tels qu'il les a trouvés : majestueux et solitaires ; Charlevoix nous les montre au temps des premiers efforts de la civilisation ; Garneau et Ferland ont cru pouvoir interrompre la chaîne des événements historiques, pour consacrer à leur description des pages fraîches et belles ; l'abbé Casgrain et le Dr. LaRue ont puisé l'inspiration dans ce thème fécond.....

Or donc, considérant ce que je viens de dire, je n'ai pas besoin de consigner ici la description des lieux charmants devant lesquels nous glissons si gaiement ; le lecteur de trois cents ans trouvera moyen de satisfaire

sa curiosité sur ce point dans la cinquantième édition des œuvres des écrivains sus-mentionnés.

La prière du matin se fit, par une heureuse coïncidence, vis-à-vis de l'église de l'Ango-Gardien. J'ai toujours trouvé un charme ravissant dans la prière du matin faite en communauté, mais ce jour-là surtout, il y avait je ne sais quoi de saisissant dans ces groupes nombreux qui, agenouillés en plein air, confiaient à la brise matinale leurs premières aspirations d'amour envers le Créateur. Oh ! si toutes les excursions commençaient ainsi par la pensée de Dieu ! Si toutes les journées de plaisir étaient ainsi consacrées par la prière !

Un philosophe chinois a dit que l'attente enlève l'appétit. De cette assertion on peut de suite tirer deux conclusions ; premièrement que le susdit chinois était fin observateur, et deuxièmement que nos élèves sont à cet endroit aussi chinois que ceux dont ce philosophe parlait. Depuis deux jours, la promenade était le thème universel des causeries, et la veille on était précisément arrivé à ce point culminant de la surexcitation où l'appétit disparaît. Au souper, les coupeurs de pain étaient, comme l'*Othello* de Shakespeare, sans occupation ; le plus maussade des lecteurs du réfectoire eût pu dominer le cliquetis des fourchettes.

Mais dame ! en attendant les estomacs s'étaient creusés. Si l'appétit vient en mangeant, je vous le certifié, il vient plus vite en jeûnant. Aussi, quand, après la prière, M. le Directeur eut annoncé le déjeuner, je crus pour un instant qu'il avait proclamé l'ouverture des vacances, tant furent spontanés les cris de joie qui accueillirent cette nouvelle. Tels, lorsque sur le bord du nid que l'amour maternel a bâti au sommet de l'orme, l'oiseau-mère paraît avec la pâture désirée, les oisillons, encore vierges de plumages, ouvrent un large bec et s'agitent convulsivement, tels les écoliers affamés s'agitaient autour d'un immense plat de jambon et de *corn beef*, dont les tranchées succulentes disparaissaient, disparaissaient, disparaissaient.....

Arrivés en face de la Bonne Sainte-Anne, nous chantâmes l'*Ave Maris Stella*, ensuite les accords de la musique saluèrent l'apparition du Petit-Cap, terme de notre voyage. Il nous parut d'abord soulevé au-dessus des eaux, comme un présent qui nous descendait des cieux ; mais quand nous fûmes arrivés au bout de l'île, il prit une assiette plus ferme, et déjà nous distinguions *les pins, les falaises*, les maisons de la grande ferme, le tout dominé par la cime majestueuse du Cap-Tourmente. L'ancre est jetée au milieu de bruyants *hourrahs*—terme anglais qui, de nos jours, exprimait la plus vive satisfaction—la *berge*

est mise à l'eau, une soixantaine de personnes, prêtres, ecclésiastiques et écoliers, y trouvent place ; les avirons fendent l'onde, cinq ou six minutes s'écoulent, le bord est atteint, et le premier quart des excursionnistes est débarqué sans accident sur une belle grève tapissée de verdure. Le spectacle offrait alors dans son ensemble quelque chose de vraiment beau. En face, nous avions la campagne parée de toute la première fraîcheur d'un printemps un peu en retard ; sur les eaux, qui dormaient tranquilles et transparentes, se réfléchissaient les formes arrondies du " Saint-George ; " les groupes joyeux que nous voyions à travers les érables, les vivats énergiques, les gais propos, entremêlés des accords de la musique, tout cela formait un tableau dont les charmes n'échappèrent à personne.

Plusieurs prêtres, avec MM. les ecclésiastiques et quelques écoliers, prirent les devants, afin de pouvoir dire la sainte messe avant l'arrivée de la communauté. M. X. resta en arrière, afin de surveiller le débarquement qui fut des plus heureux.

J'aurai occasion dans le cours de ces annales de vous parler, cher lecteur de trois cents ans, des beautés qui ornent le Petit-Cap. Je m'en fais même une obligation très-stricto. Car ces beautés sont hélas ! du genre de toutes celles que nous trouvons sur la terre : elles passent, et passent bien

rapidement ; et, si je ne puis arrêter les ravages du temps, je me crois au moins en conscience d'arracher, en autant qu'il m'est possible, leur souvenir à l'oubli. Je me contenterai donc de dire, pour le présent, que les premiers arrivés y trouvèrent tout à sa place, comme aux plus beaux jours des vacances, grâce au zèle éclairé de M. V. qui avait fait poser les oratoires, balayer les allées, orner la chapelle, préparer Lièsse et la salle de billards. Bref, il n'y avait que lui-même qui ne fût pas en bon ordre ; et, disons-le, il était passablement chiffonné par la fatigue qu'il s'était donnée.

Vers huit heures, nous étions à causer autour de la table du déjeuner, lorsque tout-à-coup les échos du petit bois, qui s'étaient réveillés aux sons de la *bande*, nous apportèrent la nouvelle de l'arrivée prochaine de nos compagnons.

Nous sortons à la hâte, et deux minutes après, ils défilaient quatre par quatre, précédés de M. X., à travers la route *Wellington*, et débouchaient sur la pelouse, en face du château Belle-Vue. Une chaleureuse harangue (1), un air de musique, de nouveaux hurrahs, et les rangs se remplirent au son

(1) Cette harangue fut prononcée par l'abbé Doherty lui-même. Se donnant comme le seigneur du château, il souhaita la bienvenue à ses nombreux visiteurs, dans un discours tout pétillant d'esprit.

de la cloche de la chapelle qui annonçait la messe. Elle fut dite par M. le G. V. T. Un chœur bien organisé exécuta plusieurs morceaux de chant ; il va sans dire que le goût de M. V. se trahissait partout dans l'ornementation du sanctuaire. Au sortir de l'église, on visita Liesse, le petit bois, le fort Saint-Louis, et comme l'heure avançait, on organisa sans tarder

LA PROMENADE DE LA CIME.

Le chroniqueur, à qui l'on a imposé le devoir de faire le rapport de cette promenade, sent au début qu'il a une rude tâche à accomplir. Lorsqu'une course se fait avec ce qu'on est convenu d'appeler " la petite bande, " vous êtes facilement au fait de tout ; rien ne vous échappe, vous avez vu et entendu tout le monde. Les bons mots, les facéties, les impressions drolatiques de chacun, en vous mettant à même d'enjoliver votre compte-rendu, vous permettent de rendre justice à tous. Mais quand la foule des promeneurs s'appelle la communauté, et que la file s'étend depuis le haut de la côte Saint-Louis de Gonzague jusqu'au chemin du roi et au-delà, on comprend qu'il est impossible de tout saisir, de tout noter. Je me vois donc dans la triste nécessité de passer sous silence moult hauts faits de tout genre, de laisser dans l'ombre mille

traits scintillant d'esprit, mille réparties vives et enjouées qui auraient *illuminé* mon récit, comme ils ont fait carillonner les éclats de rire joyeux parmi les rangs, durant tout le parcours. C'est pourquoi l'on voudra ne pas me taxer d'égoïsme, si je ne relate, à peu de chose près, que les incidents particuliers au cercle dont je formais un modeste rayon.

Cette réserve faite, en faveur de la vérité, et en guise d'amende honorable, je sens que ma conscience est plus à l'aise, et que ma plume coulera plus facilement.

“ Ceux qui désirent faire partie de la promenade voudront passer à droite, pour que nous puissions en voir le nombre, et faire ensuite un partage égal des provisions entre ceux qui partent et ceux qui demeurent ici. C'est une course un peu fatigante ; voyez-y avant de l'entreprendre. ” Ce petit discours, que M. C. nous adressa du haut du perron, laissait tout le monde libre de choisir ses amusements de la journée ; mais il ne diminua pas le nombre des *promeneurs*. Toute la communauté, à l'exception peut-être d'une vingtaine, se rangea vers la droite, et la distribution des vivres commença

A nous voir en ce moment on eût dit la nation juive au sortir des ombres de la terre d'Égypte. Chacun, en effet, ou du moins presque tous, portaient quelque objet qui devenait précieux, à raison du voyage que nous allions

entreprendre. Celui-ci pliait sous le faix d'un énorme sac de pain ; celui-là le suivait de près avec le beurre tout fraîchement enlevé à la *Petite Ferme* ; l'un portait de la viande fraîche, un autre un jambon des plus arrondis ; ceux-ci étaient munis de gourdes, ceux-là de tasses de ferblanc ; d'autres étaient chargés à la manière du quatrième officier qui assistait au convoi funèbre du défunt *Malbrook*, mais ils se consolaient par la perspective d'être souvent de relai. M. X., dont la science s'appuie sur une longue expérience, nous donna quelques avis sur la manière de marcher sans se fatiguer, nous fit quelques recommandations, puis, la clochette à la main, se mit à la tête de la colonne qui partit incontinent dans l'ordre suivant. A l'avant-garde, MM. les ecclésiastiques, précédés de M. T. au centre ; MM. les Grands avec le gros.....des provisions ; MM. les Petits fermaient la marche avec ordre de pousser devant eux les trainards, et de ne pas trop lambiner. .

Presqu'à chaque pas aux alentours du Petit-Cap vous rencontrez des endroits consacrés par quelque souvenir. C'est ici la rivière de l'étang, fameuse par ses goujons, et les ébats fréquents de nos petits barbotteurs ; c'est là la *grotte aux punaises*, autour de laquelle voltigent les échos à la voix moqueuse et stridente ; plus loin coule la *Friponne*, qui fait grincer la scie du *petit moulin*, et tout près, à

l'ombre des falaises, fleurit le pommier, qu'un personnage célèbre planta, dit-on, sans s'en douter. Dans la route Saint-Charles, on trouve les rivières *Rouge* et *Billion*; et, sur le versant de la montagne, le classique *Simois*, le *Pactole*, le *Léthée*, et ainsi de suite. Or, comme M. X., qui s'était chargé du rôle de *cicéron*, ne pouvant communiquer à tous, les intéressants détails qui se rattachent aux lieux traversés, il convint d'en faire part à ceux qui l'entouraient, et ceux-ci à leur tour devaient les télégraphier de rang en rang, tout comme nos pères se renvoyaient les nouvelles avant que Franklin eut arraché au ciel le secret de l'étincelle électrique.

Nous étions partis du château Belle-Vue à neuf heures, et à neuf heures et demie nous faisons notre première étape au petit moulin. Nous pensions pouvoir gravir la falaise sans arrêt, mais rendus au haut de la première côte, notre guide crut devoir ménager les faibles, et ordonna une halte, qui fut, du reste, du goût de tous. MM. les Écclésiastiques continuèrent cependant leur route, et nous ne les revîmes qu'au pied de la croix, sur le sommet de la montagne. Après quelques minutes de repos, on nous cria de nouveau *en route*; et nous nous engageâmes dans la sinuosité de la montée, par une route comparativement récente, due à l'industrie de M. L.; ce chemin est moins raide que l'ancien;

Il est cependant assez âpre, et les effets de la fatigue commencèrent à se faire sentir, d'une manière visible, parmi MM. les Petits qui n'atteignirent le haut de la falaise que dix minutes après la première division. M. X., en ce voyant, se hâta d'ajouter un nouvel item à son code de lois, et publia que nous aurions à diminuer la pression, afin de ralentir davantage la marche: ce qui se fit en effet, et si bien que nous mêmes—*horresco referens!*—trois longues heures à parcourir le chemin qui nous restait à faire.

Il était une heure et dix minutes P. M., lorsque la queue de la colonne arriva sur le premier plateau qui fait face à l'île d'Orléans.

De cette position la vue s'étend au loin. La croix plantée sur le roc au milieu du plateau, est à 1663 pieds au-dessus du niveau de la mer; et, disons-le en passant, ce chiffre correspond exactement à la date de la fondation du Petit-Séminaire. Vous avez à vos pieds la Grosse-Île, l'île-Aux-Beaux, l'île Madame, et l'île d'Orléans, dans toute son étendue; au nord, la côte de Beaupré, avec la succession de ses maisons blanches qui serpentent le long de la grève jusqu'à la ville de Champlain, dont on distingue les flèches par un temps clair; au sud, vous voyez reluire les clochers de Beaumont, de Saint-Michel, de Saint-Valier, de Saint-Thomas, de Saint-Ignace, de l'Islet, de Saint-Roch, et ainsi

de suite jusqu'à je ne sais plus quelle paroisse, où le ciel, se confondant avec les eaux du fleuve, termine le plus magnifique panorama qu'on puisse embrasser d'un seul coup-d'œil, peut-être dans tout le pays.

Il est entendu que nous ne pûmes admirer pleinement ce spectacle qu'après avoir pris part à un dîner copieux, au bord du petit ruisseau qui glougloute dans un lit rocailleux, tout près de la cime. Après le repas, ceux qui désiraient voir miroiter le lac Saint-Joachim, qui s'encadre derrière le cap dans une forêt de sapins, se rendirent sur le second plateau; les autres demeurèrent sur le premier, où ils passèrent le temps à causer, à chanter, et à se remettre des fatigues de la montée.

A trois heures p. m., nous étions parfaitement reposés. M. X. nous démontra qu'en vertu du principe complexe de l'attraction, de la gravitation et du poids spécifique, la descente serait moins pénible que l'ascension, et nous permit, en conséquence, de partir au pas accéléré, nous imposant néanmoins un arrêt au Pactole. Le point de ralliement général était fixé au Moulin, où toute la caravane devait se concentrer, pour delà pousser ensemble sur le Petit Cap.

Tout cela se fit avec le plus rare bonheur.

Au bout de trois-quarts d'heures, nous campions, pour un instant, au bord de la Friponne, et vingt-cinq minutes après, nous arrivions à

Liosse, dans le même ordre que nous en étions partis, sans avoir eu à constater le moindre accident fâcheux dans tout le cours de la promenade.

Nous fraternisâmes immédiatement, pour me servir d'un terme de guerre, avec ceux de nos compagnons que nous avions laissés derrière nous, et nous bûmes à leur santé le doux lait que la prévoyance bienveillante de M. C. avait fait préparer pour notre retour. Bien entendu que tous avaient des épisodes à raconter : chacun avait été héros en quelque manière, et, comme cela se fait toujours en pareille circonstance, personne ne se faisait prier pour narrer ses exploits.

Nous étions à causer ainsi gaiement, étendus sur l'herbette, lorsque la cloche nous annonça la benediction solennelle du Saint-Sacrement, par laquelle devaient se terminer dignement les réjouissances de la journée.

Je n'entrerai pas dans le détail de toutes les beautés qui frappèrent nos regards en entrant dans la chapelle, car l'éloge, a-t-on dit, languit auprès de certaines œuvres, et, du reste, je n'ai plus qu'une page et quart pour me rendre jusqu'à la ville. Qu'il me suffise donc de dire qu'elle était rayonnante de splendeur ; et que les fleurs et la lumière se mariaient sur l'autel transformé en chapelle ardente, comme les sacristains de la

congrégation savent seuls les marier. M. T. nous fit une courte allocution, pleine d'unction et de piété ; puis, il donna la bénédiction, pendant laquelle le chœur s'acquitta, avec son bonheur accoutumé, de la partie musicale. Nous sortîmes le cœur rempli de douces émotions, après avoir remercié le bon Dieu des grâces dont il nous avait comblés jusqu'alors.

L'heure du départ était arrivée.....

Quoi ! déjà !.....

Hélas oui ! le soleil était à son déclin, et pas un de nous n'avait la puissance de Josué pour arrêter sa marche rapide. Donc, nous plions tristement bagage. Nous partons ; nous sommes partis.

Mr. X., toujours en tête, nous conduisit par la route Champlain, à travers les champs ensemencés, jusqu'à la demeure de M. Fortin, de la Grande Ferme, que nous remerciâmes cordialement de la peine qu'il s'était donné à nous préparer un débarquement sûr et commode.

Arrivés sur la grève, la *berge* fut de nouveau mise en réquisition. A chaque voyage, elle emportait au bateau entre soixante-dix à quatre-vingts passagers, qui partaient et arrivaient au milieu des hourrahs de ceux qui restaient sur le rivage, et qui ressemblaient,

disait quelqu'un, aux grues d'Homère sur les remparts d'Illion (1).

A sept heures nous levions l'ancre, et peu après nous gagnions, à toute pression de vapeur, le chenal du sud, dans lequel nous sommes entrés au jour tombant.

La dernière page qui me reste ne suffira certainement pas pour vous redire tous les charmes de la soirée que nous passâmes au retour. C'est pourquoi je livre à l'ère de la postérité le nom de M. N. En effet, si ce charmant chroniqueur avait commencé ses "Annales de 1867" seulement aux deux pages plus loin, j'aurais pu vous parler de la courtoisie "des gens de l'Île," qui allumèrent sur plusieurs points élevés des feux de joie, pour nous saluer au passage ; mais, comme vous le voyez, cette faveur m'est refusée. Je vois bien qu'il en sera de même des accords de musique instrumentale et vocale, entremêlés de discours, de récitations, de contes joyeux etc., qui firent résonner le salon d'applaudissements répétés, et changèrent les heures en minutes, jusqu'à notre arrivée au quai, à neuf heures et demie.

Mais ce qui formera surtout un sujet de regret éternel, c'est qu'il me faudra taire l'agréable surprise que M. l'économiste ména-

(1) Est-ce bien là qu'elles se tenaient ? Note de M. Doherty.

geait à toute la communauté, sous la forme d'une collation très-friande. Je suis donc réduit à dire que nous avons fait honneur au régal, que nous avons voté des remerciements à M. l'économe, et qu'à onze heures nous étions au lit.

—

LA FÊTE DU 15 AOUT AU PETIT-CAP (1867).

Le recensement du Petit-Cap donne aujourd'hui une population de soixante-quinze personnes, sans compter les gens de service. Aussi, quel émoi partout ! Quelle vie circule, s'agite, inonde ! Vingt voitures de toute couleur, de toute forme, de toute espèce, stationnent devant les remises. Vingt chevaux de tout âge et de toute race grugent leur avoine dans l'étable tout auprès, et vingt *garçons de curé*, de toute complexion et de tout tempérament, rôdent, fument et s'ébaïssent.

Voyez maintenant les écoliers : Grands, petits, gras, maigres, vifs, trainards ; il y en a de toutes sortes. Voyez les ecclésiastiques : ils sont tonsurés, ils sont minorés, ils sont sous-diacres, ils sont diacres ; ils sont de loin et de près, ils viennent du Haut et du Bas-Canada, des États-Unis et de l'Irlande. Voyez les abbés : ils ont les cheveux blonds, noirs, gris, rouges, ou ils n'en ont pas du tout. Que

de caractères différents ! Que de dispositions opposées dans toute cette foule ! Mais tous se ressemblent par un côté ; ils sont gais et aimables ; ils veulent tous s'amuser, et chacun s'efforce de contribuer de son mieux à la joie de tout le monde.

Il ne faut pas oublier non plus nos *dieux Lares* ; ah ! ce sont surtout eux qui se frottent les mains et se tiennent les côtés, dans l'excès de leur jubilation. Le grand sacrificateur, le Père B., est à l'œuvre : des poulets, des dindes, des canards, ont déjà été offerts sur l'autel de l'hospitalité ; les veaux gras ont déjà maudit leur embonpoint sous le couteau meurtrier de l'infatigable vieillard, et mille autres mets, que son génie a inventés et sa main apprêtés, complètent l'offrande.

Mais pourquoi ce flot d'humanité inonde-t-il soudain les abords de Liesse ? Est-ce un concours ? un pèlerinage ? une fête patronale ? C'est plus que cela : c'est le jour par excellence au Petit-Cap, le jour de réjouissances traditionnelles, la fête de l'Assomption, que couronne la *grande illumination annuelle*.

Depuis longtemps on parle de cette fête ; on a depuis longtemps proposé des plans pour la célébrer dignement, et le programme a été maintes et maintes fois discuté.

Eh ! bien, voici le jour arrivé, et il faut pour tout de bon se mettre à l'ouvrage.

Il y a eu à six heures messe conventuelle :

chant, fleurs, lumière, rien n'y a manqué. Tous se sont approchés de la table sainte. L'action de grâce faite, on a déjeuné, puis, on a déposé ses habits de fête, pour revêtir la blouse. Et à l'œuvre, gare aux paresseux !

Aussi, voyez un peu si l'on se remue. On prépare les lampions, les verres de couleurs, les lampes chinoises ; on verse l'huile, on dépose les veilleuses, on coupe les chandelles, on assortit les mèches. Des jeunes arbres sont abattus, on les ébranche, on les taille, on en fait des perches. Ces perches sont distribuées de distance en distance de chaque côté de la route Wellington, depuis le pont jusqu'à l'oratoire de Marie ; puis, on les fixe au sol, on les fait communiquer par des fils de fer et l'on suspend les lampes. Ailleurs, on balaye les allées, on émonde les arbres qui bordent les sentiers, on enlève les feuilles mortes. On décore les oratoires, on orne Liesse, on prépare le programme de la soirée. On souffle, on sue, on court, on s'empresse, on se fatigue, on se repose et l'on recommence. On se demande : Va-t-il pleuvoir ? on répond oui, on répond non, on répond peut-être, on répond qu'on verra. Bref, pas un ne demeure oisif ; tous veulent contribuer en quelque manière aux apprêts, pour mieux jouir ensuite de l'effet général.

Il est cinq heures de relevée. Tout est maintenant prêt. De longues files de lampes

chinoises, suspendues aux arbres et aux perches, serpentent le long des allées, et reflètent gaiment leurs mille couleurs à travers le vert feuillage ; les oratoires sont préparés ; Liesse est pesamment ornée à la Louis XV ; le feu d'artifice n'attend plus que la mèche et les ténèbres pour éclater.

En attendant, les prêtres lisent leur office dans le petit bois, les ecclésiastiques font leur visite, et les écoliers se reposent, étendus sur la pelouse. Disons cependant, qu'il faut excepter M. N., qui sait encore se créer de la besogne, et qui, à l'instar de l'*atrieuse* haut troussée de César, trouve toujours moyen de faire beaucoup là où il n'y a rien du tout à faire.

Et voici maintenant qu'il est huit heures. Le jour est complètement tombé, il fait même nuit noire, car la lune, avec une discrétion louable, s'est voilée derrière un manteau de nuage épais. Je dis *discrétion louable*, parce que rien ne l'est plus que de savoir s'absenter à point. Les allumeurs ont parcouru les sentiers, répandant partout, non autrement que la civilisation, la lumière qui consume leursmèches, et voici qu'ils viennent annoncer à la foule assemblée près du perron, que l'on peut se mettre en marche.

Les prêtres et les ecclésiastiques, au nombre de vingt-quatre, sont en tête de la procession, cinquante-un écoliers les suivent deux

à deux ; la colonne s'étend depuis le château jusqu'à l'entrée du bois. Toute la paroisse, hommes, femmes et enfants, est dans la forêt ; les branches sèches craquent sous leurs pieds, l'étonnement ouvre leurs yeux tout grands. Jamais leur imagination n'a rêvé rien de pareil ; car ils n'ont ni les *Mille et une nuits*, ni l'histoire de la *Merveilleuse lampe d'Aladin*.

Lorsque nous fûmes engagés dans " la voie Saint-Joseph," M. X. entonna l'hymne, *L'c Joseph célèbrent*, que l'on chanta en chœur jusqu'à ce qu'on fût arrivé à l'oratoire du saint. Là, on fit une courte station, puis on se dirigea à gauche vers la route Wellington, au haut de laquelle se trouve l'oratoire de Marie.

Nous étions alors arrivés au terme de notre *pèlerinage*. Car, il ne faut pas l'oublier, sous les dehors si gais de la fête du quinze au Petit-Cap, se révèle l'idée d'une pieuse offrande faite à la sainte Vierge ; c'est un aveu public de notre dévouement à son service, c'est un acte solennel de reconnaissance pour sa protection. Nous sommes ici, voyez-vous, placés sous la tutelle de Notre-Dame de Lieszse ; elle sourit, n'en doutons pas, à toutes nos jouissances ; son amour les bénit et les rend plus pures. Dans la pensée de nos devanciers la fête de l'Assomption devait être un jour d'actions de grâces. D'ailleurs, en ce jour, tous

les élèves du Petit et du Grand Séminaire ont l'habitude de recevoir la sainte communion ; si éloignés qu'ils soient les uns des autres, ils se réunissent alors dans le cœur de Jésus, et se consacrent de nouveau à sa divine Mère. Et nous, qui représentions la communauté, nous étions là, aux pieds de Marie, pour lui dire, au nom de tous, combien nous l'aimons, et pour solliciter son appui.

Le spectacle était vraiment ravissant. Encaissé dans les profondes ténèbres de la forêt, le petit oratoire resplendissait au haut de la colline en vue de tous. Il était surmonté d'une croix lumineuse ; mille feux éclairaient la douce figure de la Vierge, puis, partant de ce centre, en rayons ardents, se perdaient dans le lointain, après avoir illuminé, au passage, les figures recueillies des assistants. Douce image de grâce que Marie répand dans le cœur de ses enfants.

Nous chantâmes les litanies en alternant ; nous fîmes la consécration à notre Mère, et la foule s'éleva silencieuse et impressionnée. Pour ma part, j'aurais pu y passer la nuit, et je crois que je n'y serais pas demeuré seul....

De retour au château nous pûmes assister à un splendide feu d'artifice dirigé par MM. X. et A. Les pièces étaient nombreuses et variées : fusées de prélude, chandelles romaines, serpents voltigeurs, soleil ardent, bouquet final ; rien n'y manquait pour com-

pléter l'ébaïssement des bons habitants de Saint-Joachim, et pour prouver jusqu'à l'évidence l'habileté pyrotechnique des directeurs.

Lorsque la dernière fusée se fut noyée dans le firmament--après avoir fourni, comme bien des gens, une carrière plutôt brillante qu'utile--on annonça l'ouverture du bal, ou si vous l'aimez mieux, de la soirée à Liesse.

Les improvisateurs, qui, d'ordinaire, font les frais de ces sortes de séances, s'étaient donné le mot pour se surpasser.

Le programme était au grand complet.

Le *petit bonhomme* raconta du haut de la table jaune ses impressions de voyage ; l'*antiquaire* s'allongea démesurément pour examiner le haut des tableaux ; la pantomime fut des plus expressives, et la charade en trois actes fut enlevée ; les danses soulevèrent des nuées de poussière et des tonnerres d'applaudissements. En un mot, tous les morceaux, depuis le *petit tambour* jusqu'au *solo de piano* exécuté *con expressione*, furent au plus que parfait.

Trop gratter cuit,
Trop parler nuit.

Voilà un joli petit proverbe dont vous ne connaissez peut-être pas l'origine ; l'histoire en est courte, elle renferme une morale, je m'en vais vous la conter.

Deux commères vivaient en paix.—Je proteste, en passant, contre cette habitude où l'on est de faire rouler toutes les histoires sur le compte des commères. Il y a une foule d'autres personnages qui sont pour le moins aussi dignes qu'elles d'être mis en scène. Je connais par exemple *certaines compères* à propos de qui on en pourrait conter de belles, mais enfin... Deux commères vivaient en paix, et s'aimaient de cet amour tendre qui se permet de se faire réciproquement force protestations en face pour mieux prendre sa revanche en arrière.

Un nuage pourtant troublait le ciel bleu de leur amitié.—Un nuage, cela s'entend.—C'était un poulet. Un poulet ! Mais comment un poulet pourrait-il troubler l'amitié de deux commères ? Hé, mon cher, il finit souvent bien moins que cela, non-seulement pour troubler, mais pour rompre l'alliance la mieux nouée ! On connaît l'histoire de Trissotin et de Vadius. Et d'ailleurs vous jugerez vous-même par ce que vous allez entendre.

L'un des personnages était propriétaire du dit poulet ; l'autre cultivait un petit jardin, vrai bijou en fait de fleurs, de parterres, etc. Or le poulet, attiré, s'il faut en croire certains philosophes, par des molécules, s'y introduisait tous les matins et faisait un beau dégât dans le quartier. La concierge de se plaindre.—Garantissez votre jardin, répondait Made-

laine, en haussant les épaules, mon poulet n'y entrerait pas s'il n'avait pas *d'en belle*.—La concierge répliquait, Madelaine soutenait sa réputation de bonne langue, on sait tout ce qui se dit en pareille circonstance. Bref, l'horizon s'assombrissait d'avantage à mesure que ces escarmouches devenaient plus fréquentes, et une rupture complète était presque imminente.

Enfin, la jardinière à qui une longue suite de débats ne souriait guère, résolut de couper le mal dans sa racine ; — avis à ceux qui ne veulent jamais remonter jusqu'à la source de leurs querelles.—Maintenant, fit-elle, en mettant le poulet au pot, après lui avoir dûment tordu le cou, ma voisine et moi nous vivrons en paix, et j'aurai à moi seule le prix de mes légumes.—Je ne sais pas au juste s'il n'entraîtrait pas un peu de malice dans cette action ; car étant sortie incontinent, elle rencontra Madelaine et lui dit en hochant la tête : “Trop gratter cuit,” puis continua sa route vers l'église.

Imaginez-vous que Madelaine comprit comme par intuition ce qui en était. Aussi vous pouvez penser si elle profita de l'absence de son amie, pour courir vite chez elle et enlever le poulet qui mitonnait paisiblement sur le feu. Ce fut l'affaire d'un instant ; et quand la jardinière passa à son retour, Madelaine était à la fenêtre pour lui dire : “Trop parler

nuit." Pour le coup, celle-ci fut intriguée, et elle ne comprit le sens de ces paroles que lorsqu'elle fut revenue au logis, et qu'elle eut constaté le vide que le départ du poulet laissait dans son pot-au-feu.

Le triste sort du poulet prouve à l'évidence la vérité de la première partie de notre proverbe : quant à la seconde partie, elle est presque devenue banale. Il n'est personne en effet qui n'ait en occasion de regretter une parole lancée au hasard, et qui a eu une portée plus grande qu'on ne se l'était d'abord imaginé. Que de fois on entend dire : " Ah ! si je tenais cette parole, elle ne m'échapperait plus." Un seul mot peut causer un dommage immense. Ce fut un mot échappé à Henri II, qui souilla la mémoire de ce prince du meurtre de saint Thomas ; un mot irréfléchi chassa Boabdil de l'Alhambra ; un mot peut trahir un ami, un mot peut faire perdre une fortune ; un mot, enfin, peut vous mettre dans la position la plus gênante ou la plus ridicule qui se puisse imaginer, et ici je me fonde sur ma propre expérience : je me suis tellement compromis, il y a quelque temps, par un simple jugement prononcé sans réflexion, que je crois pouvoir promettre à quiconque voudra enregistrer ma promesse, qu'à l'exception de ce qui échappera à la fragilité humaine, je ne hasarderai jamais une opinion sans avoir d'abord pensé à ce qui pourra s'en

suivre. Le trait n'est pas totalement dépourvu d'intérêt, et puisque nous sommes en frais de conter, je vais le rapporter pour l'édification de tout le monde.

Je fus l'autre jour introduit en chambre (c'est-à-dire dans les galeries) par un homme d'esprit, apparemment versé dans les affaires parlementaires. Il connaissait tous les membres ; et dans la revue qu'il m'en fit, je trouvais ses remarques parfois si spirituelles, que je serais tenté de les reproduire, si la critique ne m'était pas complètement défendue. Il me donna son adresse, me promit d'avoir toujours une place à ma disposition, et fut enfin, à tous égards, charmant de politesse et de bonté. Vous n'auriez pas voulu jeter l'insulte à la face d'un pareil homme, n'est-ce pas ? Mais n'anticipons pas.

Nous étions à causer, moi surtout à écouter, lorsque notre attention fut attirée par un *honorable* qui demanda la parole à l'Orateur. C'était un de ces hommes qui semblent prendre à tâche d'ennuyer leurs auditeurs, et qui réussissent toujours si bien. Il avait pour lui un excellent organe ; mais, pour le reste, Alceste l'aurait immanquablement trouvé pendable. Je regardai mon ami ; il avait un sourire sur les lèvres. Voulant provoquer de sa part une répartie malicieuse, je lui dis : "Celui-là ne laissera pas l'éloquence en héritage à ses neveux : dites-moi de grâce le nom de

co Clairon. ” Il me serait, je vous l'assure, impossible d'analyser mes sentiments, lorsque le jeune homme, se tournant vers moi, me répondit froidement : “ Monsieur, c'est mon père. ” Je crois avoir souhaité que les murs s'écroulassent, ou du moins que quelque grand accident arrivât, afin d'occuper son attention et me laisser m'esquiver ; mais rien ne s'en suivit, et après avoir balbutié quelque excuse, je partis en formant la résolution mentionnée ci-dessus.

Ainsi donc, vu toutes ces considérations et une foule d'autres, je crois qu'il serait au moins prudent de suivre l'avis de je ne me rappelle plus quel sage, savoir : que l'on doit tourner la langue sept fois dans sa bouche avant de proférer une parole. A la vérité, l'accomplissement littéral de ce précepte offrirait quelquefois d'assez graves inconvénients ; mais il n'en est pas moins constant que l'on doit toujours réfléchir avant de parler.

PROCÈS A LA SALLE DE LIESSE (1).

La journée au Petit-Cap s'écoule tantôt paisible, tantôt bruyante, mais toujours heureuse. Depuis sept heures et demie A. M.,

(1) Nous reproduisons ce procès à peu près en son entier, quoiqu'il y ait quelques passages où M. Doherty met de côté les exigences de la langue et de la littérature pour amuser davantage son lecteur de trois cents ans. Il a voulu sans doute imiter en cela certains écrits de Molière.

heure où l'on sort du déjeuner après avoir accompli les devoirs religieux du matin, jusqu'à la nuit close et au-delà, résonnent sans cesse aux alentours les cris de joie, les gais propos, les aimables badinages. Ici sur le perron, là-bas dans les sentiers du petit bois, à Liesse, au billard, sur la pelouse, partout où cause, on rit, on chante, partout se traduit l'expression de la gaité qui est dans le cœur, et de la paix qui règne dans l'âme.

C'est là la journée telle qu'elle se passe habituellement autour du vieux château Belle-Vue. Mais il ne faut pas croire qu'il en soit toujours de même. Je dois à la vérité historique d'ajouter de suite que l'atmosphère n'est pas toujours pure, ni le ciel toujours serein. Et, si vous me demandez pourquoi il en est ainsi, je vous rappellerai d'abord que nous sommes soumis à la loi constante de la variété, en vertu de laquelle tout change d'aspect, avec le temps qui fuit ; puis, qu'il y a mille causes déterminantes qui se produisent d'un instant à l'autre. Ainsi, pour n'en donner qu'un exemple, qu'un méfait, peu importe le genre ou l'espèce, se signale au Petit-Cap, immédiatement la conscience publique s'émeut ; le bruit cesse, la joie s'éteint, la gaité s'envole, les visages s'allongent, les regards s'assombrissent, et le coupable est traîné devant un tribunal, constitué *ad hoc*, qui siège sous le grand arbre en face du château, tout

comme Saint-Louis sous le chêne de Vincennes. Si la faute est avérée: sentence sans délai, punition sommaire. Si le doute favorise l'innocent, on lui en accorde le bénéfice, et un procès est indiqué à un terme voulu, aux hautes assises de Liesse.

Le malheureux est alors entouré de tous les secours auxquels il a droit de par la *grande charte* de la constitution britannique, à savoir:

Un avocat qui souvent ne sait rien; un juge qui souvent ne peut rien; des *jurés* qui souvent, très-souvent, n'entendent goutte à l'affaire. C'est ce qui s'appelle: être jugé par ses pairs.

Disons de suite cependant, à l'honneur du tribunal de Liesse, que la justice n'y est pas un vain mot, et que si là, comme ailleurs; cette divinité n'a qu'un œil, du moins ni paille ni poutre ne l'obscurcit. Déjà trois fois, à ma connaissance, cet auguste tribunal a ou à exercer ses fonctions, et trois fois la clarté de ses décisions et l'équité de ses jugements n'ont pas été loin de faire croire aux spectateurs que la sagesse de Salomon se cachait sous l'hermine du juge.

Le procès que je vais rapporter comptera certainement parmi les *causes célèbres* dans nos annales.

Sujet:—*Deux vieillards d'un pauvre écolier malade sont accusés de s'être fort mal acquittés de leur devoir.*

Le *grand jury* avait trouvé, suivant l'expression reçue, un *true bill*, et la cause s'est plaidée, le 13 août 1867, devant le juge C.

A demain les détails du procès.

—

14 août 1867.—Je trace ces lignes sous l'effet d'une émotion pénible et profonde. La justice, sévère dans son aspect, prompte dans ses jugements, terrible dans ses châtimens, a siégé au milieu de nous hier au soir. Durant trois heures entières les plateaux de la balance s'élevant ou descendant alternativement, en raison directe et inverse du poids des témoignages et de la force des arguments des avocats, ont tenu les esprits d'un vaste auditoire dans les étreintes d'une anxiété toujours croissante. Et lorsqu'enfin, Thémis jetant sa lourde épée dans le plateau des accusés l'a cloué au sol, au milieu de soupirs étouffés on entendait ces paroles qui s'échappaient de toutes les poitrines: "C'est bien, mais c'est triste!"

LA COUR.

Lontemps avant l'ouverture de la séance, une foule compacte avait envahi tous les abords de Liesse. Les sofas, qu'on avait réservés à l'élite de la société, étaient littéralement encombrés de hauts dignitaires, de fonctionnaires publics, de personnages distingués, parmi lesquels on remarquait plusieurs

membres de l'*Ordre du sifflet*. La bourgeoisie occupait les chaises dont on avait garni le parterre ; le menu peuple était perché sur la *grosse bergère*, et avait l'air de se trouver dans les galeries. A gauche, étaient les sièges destinés aux jurés ; à la droite du juge, était le fauteuil du Procureur du Roi. Le tribunal de la justice se dressait sous le grand tableau de *Liesse*. En face, était la barre à laquelle devaient comparaître les accusés, et plus loin, la boîte des témoins.

LE JUGE ET LES JURÉS.

A huit heures précises l'honorable juge C. entra précédé des deux huissiers. Il était revêtu d'un air de dignité magistrale, et de rabats en papier. Il prit le fauteuil et un verre d'eau, au milieu d'un silence solennel. On pouvait lire dans sa démarche l'importance de la cause dont il allait s'occuper : la justice et la paix se donnaient la main sur son front serein et sévère.

Les jurés, au nombre de *trois*, entrèrent quelques minutes plus tard. Chacun d'eux avait pris son sérieux à deux mains, afin de représenter le nombre *six*, ce qui multiplié par les deux huissiers donnait un total de *douze*, et complétait ainsi le chiffre requis des jurés dans les cours de justice.

LES ACCUSÉS.

Les huissiers conduisirent les accusés à la barre. Le premier, M. Ch., était évidemment

à son début dans la carrière du crime. Sa jeunesse, son air innocent, et surtout son profond abattement lui créèrent de vives sympathies. Plus d'un mouchoir essuyait une larme furtive. L'aspect du juge l'impressionnait vivement, il n'osait regarder les jurés que du coin de l'œil; mais ce qui paraissait l'affecter surtout, c'était la forme robuste du plus grand des huissiers. Chaque fois que ce dernier portait la main à sa tête, pour ajuster l'équilibre de son énorme chapeau tricorne, l'accusé entraînait dans le paroxysme d'une terreur folle.

Il en était tout autrement du second prisonnier, M. D. On pouvait facilement voir qu'il était habitué à ces sortes de choses, et que de fréquents démêlés avec la justice avaient engendré dans son esprit, une espèce de familiarité avec ses apprêts. Il affectait tantôt l'indignation d'une âme vertueuse qu'on outrage, tantôt le mépris d'un homme intègre pour les poursuites de ses ennemis. Mais sous tous ces dehors, on apercevait les bouleversements de la crainte et de l'agitation. Il n'y a que la couardise qui se permette la faufaronnerie; voilà pourquoi le poltron seul chante tout haut, le soir, lorsqu'il passe le long d'un cimetière. En arrivant à sa place, il se jeta sur son siège, plutôt qu'il ne s'assit, avec toute la nonchalance d'un spectateur indifférent. Il salua familièrement plusieurs individus dans la foule, qu'il paraissait avoir

prise tout entière sous sa protection spéciale; il poussa même l'audace jusqu'à faire un clin d'œil au Procureur du roi; mais celui-ci l'eut bientôt foudroyé d'un de ces regards dont lui seul a le secret.

Mais voilà que les huissiers, sur l'ordre du juge, ôtent leurs chapeaux à trois cornes, et se mettent à crier, comme s'il leur en restait encore deux : Silence! Silence! Oyez! Oyez!

Là dessus le murmure de la conversation cesse, les cous s'allongent, l'attention se concentre, et, selon l'expression pittoresque d'un élève de *seconde*, " un grand silence se fait entendre."

On fit alors, en présence de la cour, la lecture des chefs d'accusation portés contre les prisonniers; puis, le juge demande s'ils avaient pourvu à la défense de leur cause. M. B. répondit qu'il était l'avocat de M. Ch., et M. D., qu'il conduisait sa propre cause.

On expliqua ensuite aux jurés la nature des fonctions qu'ils étaient appelés à exercer, et, sur un signe du juge, le procureur général ouvrit les débats.

M. H. est un homme ei-devant jeune. Ce qui veut dire qu'il n'est plus au printemps de la vie. Si l'on me demandait :—Quel est le trait dominant du caractère de M. H?—Je répondrais : c'est la fermeté, ou plutôt, c'est un esprit de résistance à toute usurpation. On

ne lui enlève rien, si ce n'est à la pointe de l'épée. Le croirait-on ? il se raidit même contre le temps auquel pourtant rien ne résiste ; et, si force lui est de descendre, avec tout le monde, le fleuve de la vie, il se venge en se cramponnant ça et là aux bords, dont il arrache quelques fleurs pour les emporter...

.....
Voilà l'homme auquel la cour avait cru devoir confier les intérêts de la justice ; et vous comprenez facilement que les accusés eussent-ils été cent fois moins coupables qu'ils ne l'étaient, n'auraient pas eu, pour cela, une plus grande chance d'éviter une condamnation.

En habile avocat, il commença par embrouiller l'affaire dans l'esprit des jurés, de la manière la plus inextricable ; ce qui contribua puissamment, bien entendu, au succès de son plaidoyer. Il parla de tout, excepté de la question en litige ; et si, à de longs intervalles, il y touchait légèrement, il avait soin d'envelopper son allusion d'un nuage épais de faits et de citations, qui n'avaient aucun rapport aux débats.

Cependant—et ceci ne doit surprendre personne—son succès fut d'autant plus complet que son obscurité avait été plus impénétrable. Il avait touché la véritable corde sensible, et il savait la faire vibrer en *maestro*. Ainsi, lorsque vers la fin de son discours, il tira son-

mouchoir, et essuya, par un mouvement savamment combiné, une larme fictive, l'un des huissiers, qui venait de se réveiller, éclata en sanglots, et la cour se voila la face. L'émotion s'était même communiquée aux accusés : M. D. s'agitait convulsivement sur sa chaise, et semblait partagé entre un sentiment d'admiration pour l'orateur, et d'indignation contre lui-même. Quant à M. Ch., il fut sur le point de se lever, et de demander à la cour, d'ordonner que lui, Ch., fût pendu sur l'heure.

Il est infiniment à regretter que je ne puisse pas consigner ici *verbatim* cette improvisation remarquable. Nos arrière petits neveux nous *devraient* cet ombrage. Ajoutons qu'ils en seraient bien reconnaissants. Toutefois, pour les dédommager autant que possible, je vais transcrire quelques notes, prises par M. X., dont le nom - soit dit en passant—reviendra plus tard sous ma plume, à *propos de bottes*.

Je les donne telles quelles, tant à titre de rapport, que comme curiosité du genre.

“ L'Orateur parle de lui-même en commençant, comme cela doit toujours se faire dans un discours bien mis. Il puise à longs traits dans le livre *De oratore*. Il proteste hautement qu'il n'a pas une seule des qualités exigées par Quintilien, chez l'orateur *apud oratorem*, tout en faisant l'impossible, pour démontrer qu'il les possède toutes

“ Il avertit maintenant qu'il va parler des

devoirs d'un bon veilleur, ce qui lui donne l'occasion de citer de copieux extraits de l'ouvrage de Cicéron, De officiis.

Il disserte en passant sur l'analogie qu'il y a entre le style de Cicéron et d'Isocrate, son modèle, et termine en rapportant un jugement singulier prononcé par un calife de Bagdad sur l'usage des veilleuses.

« Le mot *veilleuse* lui rappelle que les accusés avaient, pendant la nuit fatale de la perpétration de leur crime, deux chandelles de suif à leur disposition. Là-dessus, il résume les diverses opinions des savants sur cette question importante, à savoir: si c'est la mèche ou le suif qui est la cause efficiente de la lumière produite.....

Je ne puis laisser cette question de la *chandelle*, s'écria l'orateur, qui jette un nouveau jour sur la culpabilité des prisonniers, sans demander à MM. les jurés, s'ils savent que le roi d'Angleterre Alfred-le-Grand inventa la *chandelle horloge*, après avoir, suivant une expression populaire, bien *mouché* les Danois. — C'était une petite plaisanterie qu'il condescendait à se permettre pour dérider la face de..... la cour. —

« Effaçant bientôt les vestiges d'un sourire ironique que ce bon mot avait évoqué, il se tourna vers les jurés, et les conjura de prêter une oreille attentive au diagnostic de la maladie de M. M., que l'incurie des veilleurs

avait si coupablement aggravée. Vous n'êtes pas sans savoir, messieurs, dit-il, que la *dias-tale* produisant presque infailliblement la *diastrophie* nuit à la *diasostique*, et engendre, dans neuf cas sur dix, la *diaptase* presque entière de la *diathèse*; et l'unique moyen, le seul remède, la seule chance de salut, réside dans la *potion diapnoïque* qui doit être administrée d'heure en heure. Ce traitement *did-tétique* était prescrit; les inculpés avaient promis de l'observer. Eh bien! l'ont-ils fait? Non, MM., par une *diasyrme* des plus amères ils s'étaient eux-mêmes munis d'un *diacole*, et sous l'effet de cette garbure, ils roulaient déjà à dix heures avec un accord *diolyme*, comme le galoubet qui brame, ou le roquet qui geint et grelotte sur la neige par une froide nuit d'hiver!

« Vous me comprenez, MM., je le vois par la stupeur de l'indignation qui se peint sur vos visages. Vous avez hâte de prononcer un verdict qui livrera aux géononies, une culpabilité si atroce. Je m'arrête donc, je n'entraverai pas la marche d'une justice hâtive; mais laissez à ma douleur la consolation d'une larme versée sur le malheur qui aurait pu avoir des suites si funestes pour mon client. L'orateur tira alors son mouchoir, et commença sa péroraison derrière les plis de cet article de toilette. On ne pouvait saisir que des sanglots mêlés de sons inarticulés, mais

on voyait facilement que sa grande âme aurait de la peine à maîtriser les émotions d'une douleur qu'elle ne ressentait pourtant pas."

Ici se terminent les notes prises par M. X. Elles sont assez incomplètes ; je dirai même qu'elles n'offrent qu'un pâle reflet des richesses oratoires contenues dans l'original ; mais pour peu que l'imagination du lecteur impartial comble le déficit, elles expliqueront suffisamment l'effet produit sur l'esprit des auditeurs.

Des applaudissements bruyants avaient accueilli les dernières paroles de M. le Procureur. Les échos approbateurs s'en étaient saisis, et, après les avoir répétés à qui mieux mieux, s'étaient éteints dans le silence, lorsque M. D. se leva : " Je suis ému, dit-il ! vous êtes émus ! nous sommes tous émus ! et qui ne serait pas ému en entendant l'orateur s'étendre sur l'étendue de l'attentat avec une intensité si intempérante ? Certes, si l'intention de l'intimé, en prononçant sa harangue, a été de produire l'excitation des passions et l'admiration pour sa déclaration, il a parfaitement réussi. Mais s'il a cru avoir déterminé par ses énoncés hazardés et ses idées désordonnées, les jurés à condamner les accusés, il s'est trompé ! "

L'accusé procéda ensuite à ce qu'il appela " la réfutation des accusations et la démonstration des exagérations des allégations faites

contre lui." Il fit un très-long discours que je m'abstiendrai cependant de reproduire, me bornant à rappeler que la plupart de ses avancés étaient appuyés sur des citations extraites d'un énorme dictionnaire de l'Académie dont il sut tirer bon parti.....

Là-dessus il s'assit et se mit à s'essuyer le front. M. B. se leva.

M. B. est un dialecticien profond, les mathématiques sont pour lui un véritable jeu d'enfant; mais c'est surtout dans la métaphysique qu'il se trouve à l'aise.

Il disséqua d'abord à l'aide des huit règles des anciens les griefs portés contre M. Ch., puis proposant à la sagacité de la cour la résolution d'une simple équation dont les deux extrêmes étaient l'innocence et la culpabilité des accusés, il dégaga victorieusement l'inconnue en faveur de son client. Son discours dura trois quarts d'heure durant lesquels la charge des huissiers devint une sinécure à raison du silence profond qui régnait parmi l'auditoire. On eût dit une assemblée endormie à ne jamais se réveiller, si les hochements des têtes n'eussent indiqué l'attention soutenue et l'approbation générale accordées au poids de ses arguments.

Lorsque M. B. eut fini de parler, M. D. se précipita vers lui pour le féliciter de son beau succès. Au bruit de cette manifestation amicale la cour ouvrit l'œil, et le juge, après plu-

sieurs tentatives infructueuses, parvint à réveiller les huissiers qui s'étaient réellement assoupis. Il leur ordonna de faire entrer les témoins.

J'aurais été heureux de rapporter tous les témoignages variés des dix individus qui parurent successivement à la barre ; mais je m'aperçois que ce compte-rendu a déjà pris des proportions démesurées ; je me contenterai donc de dire que leurs assertions furent des plus contradictoires. Les affirmations des uns étaient neutralisées par les négations des autres ; ce que l'un qualifiait de blanc, l'autre l'appelait noir. Bref l'affaire s'obscurcissait de plus en plus en raison directe des efforts qu'on faisait pour l'éclaircir.

Enfin l'audition des témoins se termina. Le Procureur résuma les débats ; le juge fit sa *charge* aux jurés, et ceux-ci, après une courte délibération, rendirent un verdict de *coupable absolument* contre M. D., et de *coupable avec circonstances atténuantes* contre M. Ch. Ce dernier demanda immédiatement un verre d'eau ; le second déclara à mi-voix "qu'il mourrait comme un homme." Le juge se couvrit alors de sa toque noire ; et condamna M. Ch. à jeûner au pain et à l'eau pendant l'espace de deux semaines ou de deux heures, suivant le choix de son avocat ; et M. D., à se trouver disponible pour la soirée du lendemain.

Exeunt omnes.

A PROPOS DE BOTTES.

Ce matin, il est passé au-dessus du Petit-Cap, un orage tel, que le gardien du château assure, en hochant la tête, n'en avoir jamais vu de pareil. On aurait dit l'eau chargée de plomb, tant elle battait avec force les arbres, les toits et les vitres. Dans un instant, les sentiers s'étaient transformés en ruisseaux, de petits lacs s'étaient formés çà et là, des sillons profonds s'étaient creusés dans les chemins des côtes. Nous étions tous forcément retenus, chacun là où la pluie l'avait surpris ; car il aurait fallu avoir une âme de canard et un courage de toile cirée, pour oser mettre le nez même à la porte pendant le passage de la tempête.

J'étais dans ma petite chambre au troisième, occupé à feuilleter les *Annales*, lorsque mes yeux tombèrent sur cette phrase : " Le nom de M. X. reviendra plus tard sous ma plume à propos de bottes." Voici, me dis-je, le moment favorable pour accomplir ma promesse, tout en sauvant de l'oubli un épisode dont le souvenir mérite de passer à nos neveux. Cependant, comme je suis ici, plutôt historiographe que chroniqueur, je crus devoir me faire conter de nouveau toutes les péripéties de cet incident, pour les livrer au lecteur dans toute leur exactitude. Je descendis donc à la salle du billard, et voici à peu près ce que j'y recueillis.

Monsieur X. aime beaucoup à naviguer. C'est à dessein que je désigne par cette lettre majuscule le sujet du présent article ; car, je vous l'avouerai avec une franchise peut-être trop naïve, cette reticence donnera à mon récit, ce me semble, un petit air mystérieux qui ne fera qu'y ajouter du piquant. D'ailleurs, M. X. ne tiendra peut-être pas à descendre à la postérité sous le déguisement d'un apprenti marin, et comme je veux, en toutes choses, obtempérer à ses desirs, je me vois obligé de préserver son incognito. Donc M. X. aime beaucoup à naviguer, à ses yeux une chaloupe est un objet de vénération ; voguer sur l'onde, le comble du bien-être. Inutile de vous dire à présent qu'il saisit avec empressement toutes les occasions de satisfaire un penchant si légitime. Or, c'est pendant une de ces petites excursions, si agréables aux habitués du château Belle-Vue, qu'eut lieu l'aventure de Monsieur X. dont j'ai entrepris la relation.

Monsieur X. était parti du Petit-Cap en compagnie de M. L. par une belle et chaude matinée d'août. Leur intention à tous deux était de se gratifier d'un bain, près du banc de sable qui se découvre à marée basse, vis-à-vis de la petite ferme, à un mille du rivage.

Comme la chaloupe était échouée parmi les joncs de la grève, ils durent s'y rendre en costume de baigneurs pour la mettre à flot, après avoir déposé leurs habits ordinaires

dans les broussailles. Cette tâche fut accomplie après quelques pénibles efforts, et M. X. retourna chercher les habits pendant que son compagnon appareillait.

—Vous n'avez rien laissé là-bas ? dit M. L., en le voyant revenir.

—Non, non, répondit M. X., en lançant au fond de la chaloupe un paquet solidement retenu par une ceinture, tout y est.

—C'est bien. Embarquez ; vous y voilà.—Bordez la grande voile.—Quel temps superbe !

La voile s'arrondit sous l'effort de la brise, le vaisseau se coucha légèrement, se détourna au large comme un coursier docile ; et, vogua la galère.

Le bain fut délicieux. Monsieur X. était dans son élément. Il faisait le plongeon, revenait à la surface, nageait sur le dos, tournait la roue, et se jouait dans l'onde comme un dauphin du Pérée. Plus il restait dans l'eau, plus le thermomètre de son plaisir montait.—Mais ceci n'a rien à faire avec notre histoire, si ce n'est qu'il explique peut-être comment, dans un moment d'épanouissement suprême, M. X. frappa dans ses mains et s'écria :—Allons toucher à la Grosse-Ile ? Le rivage est magnifique, nous pourrions encore plonger, et qui sait si nous ne surprendrions pas M. le missionnaire au dessert !

M. L. est d'un acquiescement facile, surtout lorsqu'on entre dans ses idées. Il se laisse gagner.

Il eût mieux valu examiner le paquet avant de se décider ; mais le destin aveugle parfois l'esprit des hommes : *Quem deus vult perdere, Jupiter dementat.*

On cingla vers la Quarantaine.

La brise matinale du mois d'août est fraîche et enjouée comme l'enfance. A la sentir courir et folâtrer, on dirait d'un bambin de dix ans qui prend ses ébats. Tantôt elle court sus aux petits nuages blancs, et les chasse à l'horizon, comme un écolier qui fait la chasso aux papillons ; tantôt elle foud sur les eaux du fleuve, avec une colère enfantine, et soulève une tempête en miniature ; la voici maintenant parmi les feuilles de la forêt qu'elle fait bruire en passant ; et vite, elle monte au clocher, prend le vieux coq par la queue, et le fait pirouetter en tous sens, en véritable girouette qu'il est. Mais sur les dix heures, soit que la fatigue la surmonte, soit que le soleil la brûle, elle s'arrête, replie ses ailes, tombe. Alors les marins disent que "le vent est atterré."

Or, le matin en question, la plus jolie petite brise de nord-ouest qu'il soit possible d'imaginer soufflait, à pleins poumons, dans les quatre voiles de la chaloupe de M. L., et la poussait, de concert avec la marée, vers le haut de la Grosse-Ile. Mais, arrivé à une lieue de l'île aux Fraises, la brise cessa soudain, comme un enfant qui s'endort sur ses jeux, effaçant les rides de l'eau, et laissant la bar-

que à se balancer tristement au gré du courant

Je connais des occupations bien plus agréables que celle de ramer en plein soleil, lorsque l'air ambiant élève le mercure à 86°.

Il fallut pourtant s'exécuter.

Monsieur X. se courba sur la rame flexible..

Mais, je vous entends vous écrier, lecteur, en fronçant légèrement les sourcils :—Où veut-il en venir avec tout ceci ? Qu'ont à suivre tous ces détails avec les bottes de M. X. ?

—Vous avez raison : je sens, en effet, que je suis quelque peu trainard, et que ma plume divague sans limites. Mais, que voulez-vous ? c'est le seul amusement que j'aie pour le quart d'heure, et, du reste, le titre "à propos de bottes," me donne, je pense, le droit d'être un peu bavard. Cependant, cher ami, un peu de patience, voilà que nous arrivons.

Rendus à une certaine distance de terre, nos deux voyageurs crurent qu'il était temps d'endosser le complément de l'habit ecclésiastique ; et, à cet effet, on se mit à dénouer le paquet que M. X. avait jeté au fond de la chaloupe, au moment du départ. Il y avait deux soutanes, deux rabats, deux ceintures ; mais, grands dieux ! il n'y avait que *trois bottes*, dont deux appartenaient à M. L. Où était la botte du pied gauche de M. X. ? Elle n'était pas sur le devant de la chaloupe ; elle n'était pas dans le petit coffre à l'arrière ; elle n'était

pas dans une poche de soutane.—Mais où donc était-elle ? Hélas ! elle gisait abandonnée parmi les joncs de la grève à Saint-Joachim ; et, c'est à cette triste conclusion que dut arriver M. X., après avoir fait les recherches les plus minutieuses dans toutes les parties de l'embarcation.

Et que faire ?

Dame ! ce n'était pas trop facile à dire du premier coup.—Revenir sur leurs pas ?—Il ne fallait pas y songer : le peu de force qui leur restait leur défendait d'entreprendre une traversée de sept lieues à la rame.

—Se rendre tous les deux au presbytère ?—Passe pour M. L., mais M. X., y pensez-vous ? avec une botte ! on l'aurait pris, ma foi, pour un carme déchaussé ; et les Anglais n'aiment pas les moines.—Non, c'était impossible.—Tenez, fit M. X., je crois l'avoir trouvé. Vous allez vous rendre chez M. le missionnaire. Moi, je vais rester ici à la garde de la chaloupe. N'y demeurez pas trop longtemps ; mais surtout n'oubliez pas de m'apporter des provisions, car je sens une faim à pouvoir dévorer la seule botte qui me reste.—Mais, vous êtes bien certain de ne pas vous ennuyer, objecta son compagnon ? et puis, s'il vient du monde ?—Ne vous inquiétez pas, je me tirerai bien d'affaire dans tous les cas. Allez.

M. L. lui dit donc au revoir, et un instant après, il grimpait dans la côte escarpée qui

conduit au presbytère, laissant M. X. en la compagnie de son bon ange.

Livré à ses propres réflexions, M. X. ne tarda pas à se convaincre qu'il n'y avait aucune parité entre sa position actuelle et celle qu'il occupait dans l'échelle sociale. Pour rétablir l'équilibre, et se mettre au niveau de sa situation, il résolut de se métamorphoser temporairement. A cet effet, il ôta sa soutanne et son rabat, les cacha soigneusement dans le coffre de la chaloupe ; et s'affubla d'une casquette d'un âge douteux. Ce déguisement lui réussit si bien qu'il ne lui manqua plus—c'est lui-même qui l'affirme—que du tabac à mâcher pour avoir tout l'air d'un marin à long cours.

Il eut lieu de se féliciter de sa prévoyance ; car à peine avait-il complète sa toilette qu'il entendit le bruit sec et cadencé de rames qui se meuvent dans les tolets, et, un instant après, une chaloupe, montée par un vigoureux jeune homme, tournait la pointe.

L'étranger, en voyant M. X., se dirigea vers lui, et le salua, en l'abordant, avec une familiarité toute républicaine. Monsieur X. eut préféré voir le nouveau venu dans une des îles de l'Océanie, ou bien au détroit de Magellan, ou enfin en tout autre endroit du globe que si près de son bord. Mais cela n'empêcha pas, qu'en véritable homme du monde, il se dit charmé de pouvoir l'entre-

Il s'engagea alors une conversation des plus animées, du moins du côté de l'étranger. C'était un vrai marin, et il en avait les allures franches et dégagées. Il prenait Monsieur X. pour un garçon de service, et il le traitait de même. Il le criblait de questions de toutes sortes, le raillait sur ses lunettes, s'étonnait parfois de son ignorance, et se comportait à son égard, comme s'il avait été son compagnon inséparable depuis la plus tendre enfance.

Vous pouvez vous imaginer si Monsieur X. était à son aise durant cette rude épreuve. Il souffrait de l'insolente familiarité du jeune rustaud; il souffrait d'être à tout propos obligé de donner des réponses propres à satisfaire son interlocuteur sans offusquer la vérité *in se*; il souffrait des grosses plaisanteries que celui-ci se permettait sur son compte, et cent fois il l'eût souffleté pour son impertinence, s'il n'eût craint de se compromettre. Mais là n'était pas sa plus lourde peine. Ce qui était infiniment difficile, et parfois gênant pour sa conscience, c'était d'adapter son langage à sa position.

Il avait lu dans *La Harpe* que le langage des bergers de Virgile est trop savant et trop poli pour des gens de cette condition, et il savait par expérience que rien ne *jure plus qu'un matelot qui ne jure pas*. Son compagnon n'avait à cet endroit rien à se reprocher; il saupoudrait en outre de ses phrases d'un juron des plus arrondis.

Monsieur X. avait la conscience trop délicate pour sacrifier ses principes à la vraisemblance ; mais il lui fallut en revanche chercher dans sa mémoire quelques-unes de ces locutions de patois qui sont plus tôt vulgaires que criminelles. Il parvint à la vérité à trouver : *Sapristi, non d'un chien, tonnerre*, et deux ou trois autres ; mais l'usage qu'il en faisait trahissait un novice, et il se crut à plusieurs reprises perdu par son empressement même à se donner une *couleur locale*.

Enfin, après une longue heure qui lui parut un siècle, M. L. revint, accompagné de MM. B. et G., alors stationnés à la Quarantaine. Le jeune homme s'éloigna à leur approche, ce qui leur permit de porter quelques consolations morales et physiques au pauvre infortuné. Il était temps, M. X. succombait sous tant de pénibles efforts. On le pressa vivement de se rendre au presbytère, à la faveur des ombres qui commençaient à s'épaissir ; mais rien ne put ébranler sa résolution de partir au plus vite.

Le vent s'était de nouveau élevé. M. X. aida à appareiller, se mit à la barre, et quitta la scène de son malheur, après avoir jeté un dernier adieu au rivage, jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

C'est l'histoire des bottes de Monsieur X.

L'ART DE VOIR ET L'ART DE NE PAS VOIR.

Vous ne sauriez vous imaginer combien il est peu de personnes qui voient clair.

Je ne veux pas dire que les lunettes soient en grande demande; car je parle *au figuré*; et d'ailleurs, dans une dissertation sur les goûts, on a affirmé que plusieurs portent aujourd'hui des lunettes plutôt pour orner leur profil que pour remédier au défaut de la vue. Ce que je veux dire, c'est qu'un grand nombre de gens marchent les yeux fermés; ou bien, comme les idoles des Gentils, *ils ont des yeux et ne voient pas*. Tel par exemple ne trouve rien à remarquer là où tel autre a mille nuances à saisir, mille choses à observer; celui-ci voit dans un pré jusqu'aux insectes qui y sautillent, tandis que l'autre ne voit qu'un champ et rien de plus. Je demandais l'autre jour à un philosophe *sénior* l'explication de ce phénomène. (On sait que ces Messieurs voient des phénomènes partout: ainsi un écolier faisant un *pensum* pendant la récréation serait un phénomène!) — "Eh! me répondit-il, c'est que votre individu est si rempli de lui-même qu'il ne daigne pas porter son attention sur ce qui se passe en dehors de lui: " La critique, j'aime à le croire, est un peu sévère. Il y a peut-être dans le fait que je signale plus de paresse irréfléchie, de noncha-

lance d'esprit, que de véritable mépris de ce qui n'est par soi. Il n'en est pas moins constant que, pour une raison ou pour une autre, beaucoup de personnes ne remarquent pas une foule d'objets fort intéressants pour d'autres mieux instruits dans l'art de voir, et se privent ainsi de beaucoup d'agrément tout en perdant de nombreuses occasions de s'instruire.

Je n'ai nulle envie, croyez-le bien, de m'ériger en Mentor ; mais ces quelques réflexions m'ont été suggérées par un trait dont j'ai été témoin, il y a quelque temps, et que je me permettrai de vous raconter.

Je me trouvais pendant les vacances chez un respectable cultivateur. J'étais à causer avec lui par un beau matin, lorsque ses deux fils, Jean et petit Pierre, l'un de dix et l'autre de onze ans, arrivèrent d'une promenade. Je m'avisai de leur demander s'ils s'étaient bien amusés, et je fus frappé des impressions qu'ils rapportaient de leur course. L'aîné s'était fort ennuyé, et il n'avait recueilli de sa promenade que le souvenir de la chaleur qui l'accablait et de la poussière dont il était couvert. "Vraiment, ajouta-t-il, ce n'était pas la peine de faire une promenade d'une heure pour ne rencontrer que notre chien en sortant, et un pauvre tout couvert de guenilles, et, quand nous avons voulu nous reposer, des fourmis que je déteste souverainement. Mais ce

qui m'a ennuyé encore plus, c'est que Pierre s'y amusait, et était presque scandalisé de ce que je ne trouvais pas tout cela fort beau."

Petit Pierre, effectivement, pendant toute cette jérémiade, donnait des marques évidentes de désapprobation : il ouvrait de grands yeux, hochait la tête, et brûlait d'envie de parler, si bien qu'il eut beaucoup de peine à attendre son tour. Laissons-le raconter lui-même ce qu'il appelait ses *aventures* : " Comme nous sortions, dit-il, le soleil commençait à paraître au-dessus des grands ormes, près du verger, et semblait dire qu'il ferait tout ce qui dépendrait de lui pour nous donner une belle journée ; et il n'a pas manqué à sa promesse. Les petits oiseaux étaient évidemment tous en vacances, et il fallait voir comme ils en profitaient. Leurs vacances durèrent toujours, et ils ont l'air d'y prendre plaisir ; mais je ne sais pas s'ils n'en auraient pas encore davantage s'ils avaient travaillé comme nous pendant une partie de l'année. Mon père nous a dit que plus nous travaillons au collège, plus nous trouvons les vacances belles.

Dans l'avenue, nous fîmes la rencontre de notre gros chien Pélops, qui, en voulant jouer avec nous, faillit, par ses caresses un peu trop brusques, me jeter à terre. Cela m'a rappelé la fable de Florian, qu'on m'a fait apprendre cette année, et dans laquelle il est dit que l'éléphant écrasa un rat de ses connaissances,

en voulant lui faire des amitiés. Pélops nous aurait bien rendu un pareil service, s'il en eût été capable, tant il paraissait content de nous voir. Plus loin, nous vîmes un pauvre vêtu de la manière la plus misérable. Il était assis sur le chemin, et paraissait très-fatigué, car bien qu'il fût encore matin, il nous dit qu'il avait déjà fait une longue route. La petite aumône que nous lui fîmes lui fut très-agréable, il nous remercia mille fois, et je me rappellerai toujours le plaisir que j'ai éprouvé en voyant la joie qui brilla sur sa figure amaigrie. Après avoir marché encore pendant quelque temps, nous nous reposâmes sous le vieux chêne, près du petit étang, et à côté d'une fourmilère. Là, j'eus beaucoup de plaisir à observer les efforts que faisait une fourmi pour emporter un petit morceau de biscuit que j'avais laissé tomber. Malheureusement son courage était au-dessus de ses forces; elle avait beau le tirer, le pousser, en faire le tour, grimper dessus, le morceau restait toujours là. Enfin elle s'éloigna, et je crus sa patience à bout, mais, point du tout; elle revint au bout de quelques instants avec une compagne, et toutes deux, après beaucoup de difficultés, réussirent à enlever leur proie. C'était gagner son pain à la sueur de son front.....

Mon jeune ami allait continuer lorsqu'un appel au dîner le força d'interrompre. Je le félicitai sur sa belle promenade, et, tout en

encourageant son frère aîné à l'imiter, je me demandais à moi-même si je savais aussi bien profiter du temps que ce jeune enfant de dix ans. Je ne me rappelle pas trop quelle fut alors ma réponse à cette question ; mais peu importe. Ce que je sais bien, c'est que je n'avais jamais mieux compris la différence qu'il y a entre *l'art de voir et l'art de ne pas voir*.

LA PANTOMIME.

Vous connaissez sans doute la *pantomime*, et vous avez dû regretter plus d'une fois qu'un si bel amusement soit presque totalement effacé de la liste de nos jeux. Cette disgrâce me paraît d'autant plus surprenante que la pantomime possède au suprême degré, les deux qualités jugées nécessaires par le poète pour remporter tous les suffrages, — l'utile et l'agréable.

Agréable au point de vue du plaisir que procure toujours le drame, qui entre essentiellement dans son organisation ; utile en ce qu'elle sert à graver les faits d'histoire dans les esprits, à exercer le jugement et la pénétration, et surtout en ce qu'elle accoutume à un geste naturel, si nécessaire à ceux qui seront appelés plus tard à parler habituellement devant le public. Cette dernière considération me paraît être d'un grand poids ;

et si je me fusse proposé de faire une dissertation en règle sur ce jeu, je me serais fait fort de prouver qu'une des causes de la décadence de l'art oratoire, c'est l'espèce d'antithèse que la plupart des orateurs de nos jours semblent vouloir mettre entre leurs gestes et leurs pensées. On voit dans plusieurs auteurs que les anciens s'appliquaient, — non pas peut-être à la pantomime telle que nous la faisons, — mais à rendre leurs pensées par les mouvements du corps. Aussi leurs discours produisaient-ils des effets qu'atteignent bien difficilement les plus parfaits orateurs du dix-neuvième siècle.

La pantomime consiste à représenter un fait d'histoire, en faisant agir et parler les personnages qui y entrent, sans qu'il soit pourtant permis de proférer une seule parole. Voici les explications qu'en donne le "Livre des jeux." On se divise en deux camps, le camp passif qui contient les spectateurs, et le camp actif qui renferme la *troupe*. Les acteurs choisissent dans l'histoire un trait saillant qu'ils représentent le *plus naturellement possible*, et en observant un silence profond. Si le camp passif ne peut deviner le sujet de la pièce, les acteurs en commencent une nouvelle, et ne cèdent leur place que lorsque leurs adversaires ont deviné juste.

Comme les décors manquent ordinairement, on y supplée en faisant usage de tous les ob-

jets qui sont sous la main ; par là on fait souvent des rapprochements qui ne sont pas toujours évidents d'abord, mais qui n'égayent pas moins par leur originalité, lorsqu'on a découvert leur application.

Iter per praecepta longum, per exempla breve, dit un proverbe ; je donne un exemple.

C'est un compte-rendu d'une soirée que nous avons employée à ce jeu au Petit Cap. J'aurais pu embellir ce rapport, y ajouter des nuances, mais je me suis regardé comme secrétaire de l'assemblée, et je sais qu'un procès-verbal doit être avant tout exact et véridique.

Nous étions divisés en deux camps, et le camp actif, d'après les conventions, avait droit de jouer deux pièces. La première, dont le sujet était le *Corbeau et le Renard*, fut choisie, non pas comme trait saillant de l'histoire, mais pour la *mise en scène*. Elle eut un succès fou, grâce aux talents naturels du *Corbeau*, et fut suivie de la pièce principale tirée de l'histoire sacrée.

Moïse monte au Sinai pour recevoir les commandements du Seigneur, et le peuple Juif ennuyé de l'attendre force Aaron à lui faire des dieux à la ressemblance de ceux des Égyptiens. Celui-ci fabrique le Veau d'or, et attire sur lui-même et sur le peuple la colère de Moïse à son retour.

Tel était le sujet : voici à peu près comment on réussit à le représenter.

Au fond de la salle était la montagne sacrée figurée par une table sur laquelle était étendu un tapis vert, qui couvrait aussi deux chaises, tant pour représenter les accidents du terrain que pour faciliter l'ascension du législateur.

La scène s'ouvre par plusieurs coups de tonnerre effectués au moyen de grosses pierres qu'on roulait derrière les rideaux. Aussitôt les Israélites au nombre de six (chacun représentant cent mille,) se prosternent avec violence, et un homme à l'aspect quasi grave, se dirige vers la cime de la montagne où il disparaît derrière l'épais nuage d'un drap blanc.

Longtemps le peuple reste comme anéanti d'effroi, lorsqu'enfin certains mouvements indiquent que la confiance commence à renaître au fond des cœurs. On se lève ; apparemment on est charmé de se voir sain et sauf, car on se donne la main en signe de félicitation.—Je ne sais pas si c'était là une coutume juive, mais ici comme ailleurs, il fallait faire des sacrifices aux préjugés des spectateurs. Lorsqu'on out ainsi exprimé la joie dont on était aminé de part et d'autre, on attendit quelque temps ; mais dans les regards inquiets dirigés vers la montagne, on pouvait lire l'ennui que causait déjà l'absence prolongée de Moïse. Bientôt un mécontentement général se manifesta par des signes non équivoques, et quelques uns des plus violents proposèrent de se rendre jusque sur la mon-

tagne même, afin de s'assurer si Moïse ne les avait pas entièrement abandonnés; mais personne ne voulut diriger le mouvement, et le projet tomba.

—Que faire? Vivre ainsi dans l'attente, c'était la mort même.—Eh bien! puisque leur législateur les avait ainsi délaissés, (ici les gestes devinrent très-expressifs) il fallait, à l'instar des Egyptiens, refaire des dieux qui demeuraient toujours avec eux. Cet avis fut adopté, et, d'un commun accord, on se dirigea vers Aaron qui, par un malencontreux anachronisme, lisait les Prophètes, et se distinguait des lévites qui l'entouraient par un air grave et un gros bonnet de nuit empaillé qui lui couvrait le chef. Il ne fut rien moins qu'édifié par les propos de ses compatriotes; les roulements d'yeux qu'il exécuta indiquaient assez clairement qu'il était rempli d'une sainte horreur. Cependant ceux-ci insistèrent davantage, et le patriarche, voyant que sa résistance ne faisait qu'augmenter la fureur populaire, céda de mauvaise grâce, et fit signe qu'on apportât l'or et l'argenterie nécessaires à la fabrication de l'idole.

C'est alors qu'on vit passer en revue toutes les richesses d'Israël. La première offrande avait toutes les apparences d'un crachoir; mais le donateur fit comprendre que c'était un vase antique et d'un grand prix possédé par sa famille depuis les jours de Jacob,

Vinrent ensuite deux encriers; c'était de l'or en lingots apporté d'Égypte. Un troisième offrit une boîte aux échecs contenant toute sa fortune. Plusieurs autres articles d'un mérite rare furent généreusement sacrifiés, et Aaron s'éloigna. Le peuple se livra alors à toutes sortes d'amusements, et la joie fut à son comble lorsqu'après un certain laps de temps, le grand prêtre parut de nouveau, menant d'un air triste le *veau d'or*.

Muse, que ne m'est-il donné de pouvoir décrire ce chef-d'œuvre dont la confection eût fait honneur au burin d'un Phidias!

Mais ma plume s'y refuse. Il suffit donc de savoir que j'eus beaucoup de peine à reconnaître, sous un travestissement tout-à-fait comique, un de mes compagnons, qui s'était prêté à la personnification du faux dieu.

On le transporta sur un piédestal d'or, qui la veille encore, n'était qu'une petite table peinte en jaune, et le peuple se prosterna de nouveau la face contre terre. Ici eut lieu le coup de théâtre dont tous se rappellent encore les effets. Israël adorait en silence, lorsque tout-à-coup le nuage disparut de dessus la montagne, et l'on vit Moïse descendre à pas lents et mesurés. Un voile transparent lui couvrait le visage sans cacher les rayons de gloire, formés par deux petites règles, qui lui sortaient des tempes. Le veau fut le pre-

mier à l'apercevoir, et poussé par je ne sais quel instinct, il émit trois cris inarticulés avec une force de poumons qu'eût enviée le premier chanteur de N..... Impossible de décrire la scène qui suivit. Les Hébreux se roulaient à terre, les spectateurs se tordaient dans les convulsions d'un rire inextinguible, et Moïse, qui avait été obligé de jeter ses tablettes pour se tenir les côtes, n'eut d'autre moyen de ménager sa dignité auprès du peuple, que de fondre sur l'idole.

Mais admirons le sentiment inné qui porte tous les êtres à se défendre contre l'agression! Le veau attaqué se prit corps à corps avec Moïse, et une lutte opiniâtre en fut la conséquence : c'en était même fait du patriarche, on aurait eu peut-être à enregistrer un nouveau triomphe de l'iniquité, si quelques jeunes levites ne fussent venus au secours de Moïse. Tous ensemble ils réussirent à traîner leur adversaire hors de la salle.

La pièce était terminée.

UNE EXCURSION AU LAC SAINT-JOACHIM.

Je ne me rappelle plus le quantième—du reste peu importe,—où nous quittions nos compagnons au château Belle-Vue, à une heure de relevée, et par une chaleur à fondre les rochers. Nous étions chargés de provisions, nous avions devant nous un chemin de trois

lienes et une montagne à gravir ; mais au delà une riante perspective : une pêche abondante ; et, pour nous soutenir dans le voyage, un cœur gai et de bonnes jambes, précautions nécessaires contre la fatigue ou le désespoir.

Pour être exact, je devrais, avant d'entrer en matière, donner quelques détails concernant nos *habits de voyage*, et le deuil qui descendit à notre départ sur quelques-uns de ceux que nous laissions derrière nous ; mais les motifs de ce deuil seraient longs à raconter, et nos voyageurs hâtent le départ. Quant aux *habits*, quelques-uns de mes lecteurs en ont au moins une idée, et il est peut-être préférable que les autres restent dans l'ignorance à ce sujet. Disons simplement, pour la satisfaction du public, qu'en termes généraux, cela s'appelle *s'endiabler*, ce que les plus scrupuleux rendent par *s'exjoliver*.

Je me contenterai de dire que nous avons fait le voyage sans aventure, et cela suffit, car tout le monde—du moins le monde de Saint-Joachim—connait trop bien le chemin du lac pour exiger qu'on dresse ici une carte géographique. Tous, en effet, sans avoir le moindrement recours à un itinéraire, partant du *Petit-Cap* se rendront au Moulin par les champs de blé et de sarrasin, non sans avoir fatigué en passant les magnifiques et complaisants échos des falaises.

De là, ils graviront en deux étapes une âpre montée de six cents pieds, pour arriver

tout essouffés au haut de la *Coulée*, où chacun dira, en essuyant de grosses gouttes de sueur, que le pire est fait, et jouira, en se reposant, du coup-d'œil bien digne certes de fixer un instant l'attention générale.

Au pied du mont serpente une rivière jolie que l'on a très-injustement qualifiée du nom de *Friponne*, parce qu'un désir assez naturel la porte à prolonger, par mille détours, son séjour dans la plaine, avant de se jeter au fleuve. Au delà s'étendent les prés tout frais de verdure, tous émaillés de fleurs, s'enfonçant d'un côté sous les flots, et de l'autre allant lécher les pieds du *Petit-Cap*.—On me pardonnerait cette figure si, comme moi, on les avait vus se mouvant sous l'action du vent.—Et le *Petit-Cap* ! Comme il s'avance fièrement, coiffé de sa couronne forestière ! Comme il laisse entrevoir coquettement un angle de son château et, au-dessus des ormes, le petit clocher de sa chapelle !.....

Ce n'est pas tout ce que j'aurais à dire, ce n'en est pas le quart. Il me faudrait encore vous parler des maisons blanches qui reposent dans la plaine entourées de leurs milliers d'hirondelles ; des îles qui dorment dans le fleuve et des montagnes du sud, bleuies par l'espace ; mais nos voyageurs impatients hâtent de nouveau le départ et me forcent de laisser à votre imagination le soin d'achever ce croquis.

La route dorénavant se fait à travers la

forêt qui nous abrite du soleil, tandis que des ruisseaux à eau fraîche et aux noms poétiques vous garantissent contre la soif. L'ascension est facile, imperceptible même dans certains endroits, notamment après la côte à *Boucher* où l'on s'engage enfin dans le chemin du lac. Il y a encore deux heures de marche à faire, dont une partie, surtout aux approches du lac, porte sur un sol marécageux abondamment accidenté de bourbiers fangeux. Vous êtes surpris de retrouver ici la *Friponne* ; mais ce n'est plus le gai ruisseau folâtrant parmi les fleurs et les roseaux ; elle se traîne lentement et sans bruit à travers la mousse et les *abattis*, heureuse de s'arrêter à chaque obstacle comme si elle craignait de faire le saut qui l'attend plus loin. Saut fameux ! qu'il faudra désormais connaître sous le nom de *chûte à Grouard*, suivant les hautes ordonnances judiciaires de la Salle de Liesse...

— Enfin, quand vous êtes fatigué à n'en pouvoir plus, quand vous avez plusieurs fois souhaité intérieurement que le lac... enfin, dis-je, un éclairci se fait dans la forêt et vous apercevez une belle nappe d'eau, de forme plus ou moins elliptique, ayant près de deux lieues de circuit, et de toutes parts encerclée de fières montagnes.

— “ Nous y voilà déjà ! dites-vous avec une légère prétention à l'ironie. ”

— “ Point. Nous avons encore un quart de lieue à faire avant d'arriver au terme. ”

Je ne vous suppose pas la force de répliquer. Vous vous enfoncez donc de nouveau dans un bois touffu comme les forêts enchantées du Tasse; vous y laissez à chaque pas, comme trace de votre passage, des morceaux d'habits, voire même des portions de votre épiderme, et vous aboutissez après une demi-heure de marche, à une sorte de bassin naturel où vous attendent un canot et une embarcation indescriptible qu'on vous dit être un *flat*. On vous informe d'âmes *que vous êtes rendu* : c'est ce dont la fatigue de vos membres ne vous permet pas de douter.

Voilà les caractères pour ainsi dire génériques de ce voyage. Je les ai esquissés à grands traits; néanmoins je demeure dans l'intime persuasion que tous ceux qui ont fait le même chemin les reconnaîtront comme véridiques. Ce qui va suivre se rapporte aux particularités de notre excursion, en même temps qu'il résume les raisons que je puis avoir pour ne pas être blasé sur la promenade du lac.

A cinq heures nous déposons nos fardeaux sur un roc tabulaire près du bassin, et les pêcheurs ne tardèrent pas à se mettre à l'œuvre. J'eus garde de me mettre de la partie, car la pêche est un de ces amusements dont mon imagination n'a jamais pu saisir le plaisir. Un *quidam*, pêcheur lui-même, a défini la ligne: un instrument terminé à chaque extrémité par un innocent. Le juge-

ment, j'aime à le croire, est par trop sévère.... cependant, un des caractères de la vérité, c'est d'être sans fard. Quoiqu'il en soit, je restai à terre avec ceux qui partageaient là-dessus mes opinions; mais il ne faut pas s'imaginer que nous y étions livrés à l'ennui.

Le moucheron de Lafontaine n'est rien autre chose qu'un maringouin. On le reconnaît à sa trompette, et il entonne aussi haut, il est aussi avide de sang et de gloire, il vous attaque avec une persévérance aussi irrationnelle que son fameux prédécesseur dans sa lutte avec le roi de la forêt.

Nous avons, il est vrai, une arme défensive que le lion ne connaissait pas; c'est un grand feu de sapins verts; mais ceci ne nous donne que le choix de deux inconvénients, à savoir, vous livrer à la merci de votre ennemi ou vous laisser suffoquer par la fumée.

Cependant nous préférons notre situation à celle des pêcheurs, que nous voyons déjà au large, tristement penchés, en narcisses, sur les bords du canot. Un silence rigide leur est prescrit, tandis que nous, au contraire, nous pouvions du moins causer au milieu de nos tourments.

Il faisait nuit noire quand ils revinrent prendre part au repas champêtre que nous avions préparé, et dont leur pêche ne fit nullement les frais, et pour cause. Soit dit entre nous cependant, ils n'en firent pas moins

honneur au festin ; nous les y laissâmes même, leur confiant en guise de dessert la construction d'une cabane pendant que nous irions éveiller les échos du lac.

Ces échos habitent en grand nombre dans les environs, et c'est surtout quand les ténèbres et le silence descendent sur les forêts, avec le calme du soir, qu'ils se montrent sensibles aux charmes de la conversation.

Aussi quand un de nous leur eut crié d'une voix de stentor : *Nous voilà*, une réponse agréable accueillit son salut. *Nous voilà*, dans le bois voisin ; *nous voilà*, sur le Cap brûlé ; *nous voilà*, au sommet du Cap Tourmente ; *nous voilà*, au fond du Roc ; partout il y en avait, partout ils étaient sur l'alerte.....

Les moments qui suivirent étaient bien propres à nous récompenser de toutes les peines et fatigues que nous avions essuyées jusque-là, et nous causèrent de vives impressions. Nous nous trouvions pour ainsi dire au sein même de la poésie. Dans les eaux tranquilles se réfléchissaient des milliers d'étoiles ; les gigantesques contours des montagnes environnantes se dessinaient sur un ciel pur ; autour de nous étaient les forêts enveloppées de ténèbres mystérieuses sur lesquelles tranchait, avec effet, le feu de bivouac allumé par nos compagnons. Tout nous invitait à célébrer les beautés de la création, et nous

élevâmes la voix à la louange de celui qui a fait la nature si belle.

Mais pour comprendre ce que cette scène avait de saisissant, il aurait fallu entendre la voix harmonieuse de M. A. L. modulant avec âme les belles strophes de l'*Ave maris stella* ; il aurait fallu entendre ces accents saisis et répétés par les échos, puis s'éteignant dans le lointain. Nous chantâmes en chœur plusieurs autres hymnes à Marie ; puis, après avoir bien joui de ce concert pieux, et souhaité le *bonsoir* aux échos d'alentour, nous revînmes, non sans émotion, au rivage, pour songer au repos.

Songer au repos dans une cabane de six pieds sur cinq, avec dix individus nullement disposés à dormir, et dont quelques uns de proportions rien moins que lilliputiennes ! voilà, certes, une idée d'utopiste, et je le compris bien après le premier quart d'heure passé dans ce nouveau gîte. Mon silence cependant, comme celui de M. Prud'homme, dira plus que mes paroles et m'épargnera un long chapitre sur tout ce que je dus y souffrir en commun avec d'autres soumis comme moi à la loi du plus fort ; mais je ne tairai pas les *Orebus*, chanson soporifique que la vieille France avait apprise à un de nos voyageurs, et qui m'endormit enfin au quarante-troisième couplet.

Dans une telle situation, mon sommeil ne

devenait pas être des plus profonds. Aussi, ne tardai-je pas à me transporter dans le royaume des songes où je dus courir, avec une vraisemblance remarquable, toutes les aventures les plus extraordinaires et les moins possibles. Je me le rappelle encore, je venais d'être pris à la ligne par une énorme truite qui chantait d'une voix rauque un couplet des *Orcus*, quand je me réveillai en sursaut pour trouver la pluie qui me fouettait le visage.

Je m'approchai du feu, auprès duquel voilaient deux sentinelles.

Ce feu presque éteint, le silence de la forêt interrompu par le bruit des vagues qu'un léger vent apportait au rivage, ce groupe de dormeurs à demi éclairé, tout cela présentait sans doute un spectacle nullement dépourvu de charmes ; mais certes, qu'on n'est pas poétique à trois heures du matin, trempé jusqu'aux os et brisé de fatigue !

Personne de nous n'eut le moindre soupçon de la beauté du spectacle ; une seule pensée dominait, c'était de partir au plus vite. Nos compagnons ne tardèrent pas à se lever, et comme tous furent du même avis, et qu'en outre les connaisseurs nous prédisaient une journée de pluie, nous tîmes, sur les débris d'un repas frugal, un conseil de guerre où il fut résolu unanimement que, vu les circonstances actuelles, notre position n'était pas tenable. Nous ne perdîmes pas de temps à

discuter cette résolution ; les bagages furent de suite pliés, et dix minutes après, nous étions en pleine retraite.

Je n'entre pas dans les détails de notre retour. Quelque pénible qu'il ait été, il ne réveille aujourd'hui, quoiqu'en dise le poète, aucun désagréable souvenir. La fatigue de notre petite bande, après cette longue marche de plus de cinq heures, était extrême ; et l'on conçoit que notre état, — surtout après avoir traversé les champs de blé et de sarrasin mentionnés au début, et où chaque tige, chaque épi avait ramassé une provision d'eau pour nous la verser au passage, — nous aurait fait très-fortement désirer d'accomplir notre entrée au Petit-Cap d'une manière tout-à-fait privée. Cette dernière consolation nous fut cependant refusée ; des héraults donnèrent avis de notre approche, et de si loin qu'elle nous vit, toute la population de Liesse vint à notre rencontre. On nous offrait des parapluies et des *Mackintosh*, on s'informait de la manière dont nous avions passé la nuit, on espérait avec une sollicitude ironique que nous n'avions pas été surpris par l'orage. Ce fut en vain que nous entonnâmes ; "Lève ton pied légèrement," on nous trouvait la voix mouillée, et je dois à mon impartialité d'historien de dire que nous dûmes bientôt gagner nos chambres respectives, laissant tous les ricars de leur côté.

MORALE. Faites la promenade du lac une

fois par vacance, et ne pensez jamais à y passer la nuit. Que si votre esprit d'aventure vous suggère cette idée, rappelez-vous cette vérité toujours vraie : une seule nuit sous les *couvertes* en vaut dix passées à la belle étoile ou dans une cabane sur la dure.

LES ZÉPHIRS.

Hier matin, 24 juillet 1868, la chambre de M. B. est devenue le théâtre d'un assez grave accident. Deux petits zéphirs se poursuivaient sur le Petit-Cap : ils couraient, volaient, se précipitaient autour de la chapelle, à travers Liesse, dans les chênes, dans la salle du billard, partout. C'était un jeu à se rompre le cou. Le plus agile des deux, et en même temps le plus étourdi, devance son compagnon, tourne l'angle du château, et se jette dans la chambre de M. B., par la fenêtre entr'ouverte. Malheureusement le bassin, dans lequel M. B. fait ses ablutions matinales, se trouvait sur la tablette de la croisée. Le volet, poussé par notre jeune vagabond, heurte le vaisseau, le pousse vers le bord, lui fait perdre son équilibre, et v'lan, il culbute. M. B. se lève en sursaut, prend une prise de tabac à la hâte, et s'élance pour prévenir la catastrophe ; mais il arrive trop tard : le bassin a touché le plancher, et gît épars, brisé en mille morceaux multiformes. Cependant, le second zéphir arrive, et se pré-

cipite à la poursuite de son compagnon. La tempête est dans la pièce. Les voilà qui frappent contre la cloison, décrochent un chapeau neuf, et le font rouler par terre ; les voilà sur la table qui font voler les papiers en tous sens ; les voilà sous le lit qui secouent les couvertures. C'était un vrai sabbat.

Ce n'est pas tout. M. B., dès qu'il peut se remettre de sa première surprise, court à la porte pour la fermer ; mais son pied le trahit, il glisse et tombe. Au bruit de ce double choc, ses voisins accourent, et le trouvent baignant dans l'eau décolorée.

Les zéphirs s'étaient échappés. Il faut être zéphir, allez, pour se permettre de pareilles étourderies.

LA CHAPELLE DES HIRONDELLES.

29 juillet 1868.—Nous sommes allés prendre les bains à la chapelle des hirondelles, au pied du Cap. Cette chapelle était une caverne assez considérable, taillée dans le rocher abrupte, par la main puissante de la nature. Une autre main, non moins puissante, celle du temps, est venue effacer cette œuvre, dont les ruines forment un immense monceau de pierres de toutes grandeurs au bord de l'eau.

Depuis des siècles, les contours de cette grotte se dessinent sur les flancs de la montagne. Longtemps avant que Colomb eut

oinglé vers le Nouveau-Monde, le sauvage venait s'y prosterner, avec un respect mêlé d'effroi, devant le terrible Manitou qui y avait fixé sa demeure, et dont la colère déchaînait les tempêtes si fréquentes en ce lieu.

Les Français y virent enfin. Le démon de la grotte dut prendre la fuite devant le signe sacré qui brillait sur leurs étendards, mais non sans épuiser contre eux tous les efforts de sa rage désespérée. Ce fut en souvenir de cette lutte effroyable que la montagne reçut le nom de *Cap Tourmente*.

Plus tard, les successeurs de Monseigneur de Laval s'y rendirent souvent pendant le repos des vacances. D'innombrables troupes d'hirondelles avaient pris la place du Manitou, et, comme ces saints prêtres savaient que ces petits oiseaux, par leur babil interminable, chantaient, à leur façon, les louanges de Dieu, ils appelèrent la grotte "La Chapelle des hirondelles."

Le sauvage avait disparu ; les générations de zélés missionnaires et de joyeux écoliers s'étaient succédées avec rapidité, et la chapelle était toujours là, avec sa voûte gothique et ses colonnes élancées. Mais, si solides que furent ses assises, elle aussi devait disparaître à son tour. Le jour arriva : la goutte d'eau avait miné le dernier appui, la masse s'écroula, et ses ruines gisantes disent aujourd'hui, avec je ne sais quelle muette éloquen-

ce : " Rien ne demeure ici-bas : le roscat s'incline, le rocher se brise, et toi, ô homme, qui contemples ces débris, tu passeras aussi."

COMBAT POUR LES CANNES.

Il y a à Saint-Joachim une *institution* qu'on appelle *le petit marchand*, à cause de l'exiguïté de son fonds de magasin. Deux fois par semaine, il apporte au Petit-Cap ses paniers chargés de friandises de toute espèce, dont il fait d'ordinaire un débit considérable. Samedi, 14 août 1869, M. Bil. acheta vingt-six paires de chevaux de pain d'épice, et trois douzaines de dragées, affectant la forme de cannes—non pas des cannes à marcher, mais des cannes à canard.

Comme c'était un jour de jeûne, il dut en remettre la distribution au lendemain, qui se trouve être aujourd'hui, malgré la contradiction apparente.

Donc, après les vêpres, assemblée générale à Liosse. M. Bil. arrive au milieu des applaudissements, avec ses chevaux en laisse, et les partage également, sans distinction d'âge ni de condition.

Lorsque le dernier cheval eut disparu, les Petits demandent la destruction immédiate des cannes. M. Bil. objecte, et propose de les réserver jusqu'à la veillée, en vue des con-

cours. Les Petits rejettent cette proposition, et insistent à ce qu'elles soient dévorées sur l'heure. M. Bil. entre en pourparlers; mais sa voix est noyée dans les vociférations. Alors son sang s'échauffe, il les traite d'hippophages, et déclare que les cannes ne sortiront pas de ses poches avant la nuit close. Les Petits répondent en lui lançant une déclaration de guerre, et en le sommant de se rendre à discrétion. Il leur annonce qu'il se défendra, comme une tour d'ivoire, jusqu'à la fin; et là dessus le siège commence. Le combat fut long et acharné. M. Bil. est vigoureux, et ses poches sont profondes; mais les assiégeants étaient nombreux et alertes. Il fut cerné de toutes parts. Au bout d'une demi-heure, l'ennemi était au cœur de la citadelle, et cinq minutes après, il ne lui restait plus une seule canne. Alors M. Bil., grand dans la défaite, comme il l'aurait été dans la victoire, félicite les vainqueurs de leur succès, et leur promet de récompenser leur valeur à la première occasion.

TABLE.

Avant-propos	5
Notice biographique.....	7
Sépulture de la Rév. Mère Sainte-Aloyse.....	33
Profession aux Ursulines.....	39
Compte-rendu d'un procès à Liesse	42
Voyage à Saint-Joachim.	47
La fête du 15 août au Petit-Cap (1867).....	68
Trop gratter euit, trop parler nuit.....	74
Procès à la salle de Liesse.....	79
A propos de bottes.....	93
L'art de voir et l'art de ne pas voir.....	102
La pantomime	106
Une excursion au lac Saint-Joachim.....	117
Les zéphyrs.....	122
La chapelle des hirondelles.....	123
Combat pour les canucs.....	125